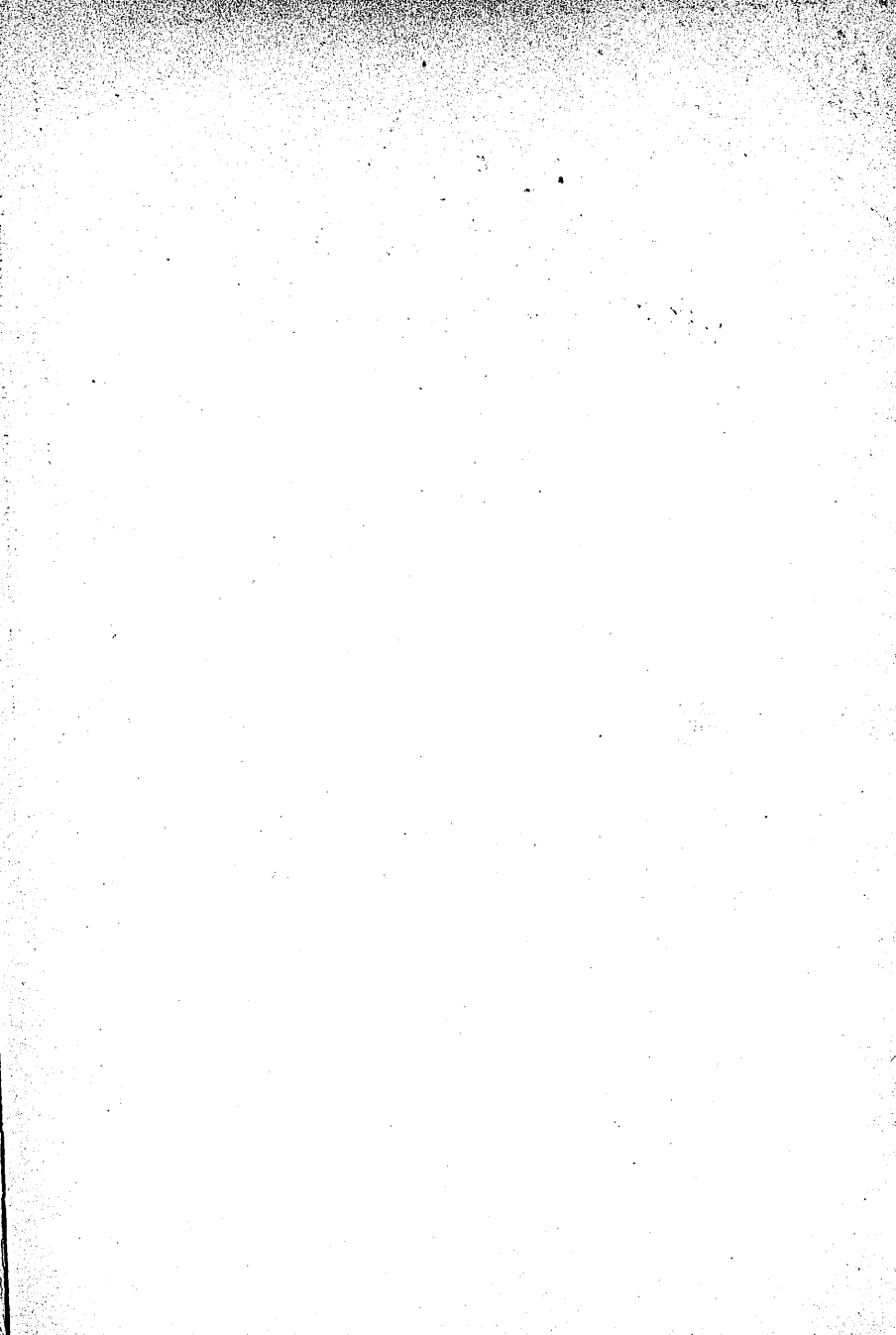


The University of Chicago
Library



Gift of
MRS. PAUL V. HARPER
from the Library of
WILLIAM RAINEY HARPER





ÉTUDE

SUR LE

PROPHÈTE MICHÉE

PAR

E.-C. ARNAUD



Paulin & Harpe

GENÈVE

IMPRIMERIE CHARLES SCHUCHARDT

1882

BS1616

.A74

THESE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



INTRODUCTION

Remarques générales sur la prophétie.

Nous ne savons si beaucoup d'introductions ont été écrites avant le corps de l'ouvrage. Parmi celles que nous avons lues un grand nombre nous ont paru avoir été placées en tête du travail parce qu'elles avaient été composées à la fin. La nôtre rentre dans cette catégorie.

Elle est une série de réflexions, de remarques sur la prophétie ou le prophétisme, qui nous sont venues durant notre étude, soit qu'elles nous aient été suggérées par les faits mêmes que nous expose l'histoire biblique, soit que nous ayons commis la faute, commune à beaucoup, de nous laisser aller à un peu de spéculation. C'est assez dire que notre prétention n'est pas de faire ici une étude sur le prophétisme, mais seulement de donner sur ce sujet les impressions auxquelles peut nous avoir conduit l'étude particulière du prophète Michée. Pas n'est besoin d'adresser à nos lecteurs la prière de ne pas attacher à ces réflexions de jeune étudiant trop d'importance ; ils savent ce qu'elles peuvent valoir. D'ailleurs nous tenons à faire ici l'aveu franc et loyal qu'à l'heure qu'il est nous serions bien embarrassé s'il nous fallait donner sur le prophétisme une opinion ferme, arrêtée et surtout définitive. Ce que nous allons dire n'a dans notre pensée qu'une valeur bien relative ; nous aurions pu le taire avec avantage s'il ne nous avait paru naturel, dans une étude sur un prophète, de donner quelques idées générales sur les prophéties.

Nous avons fait d'abord la réflexion la plus naïve qui soit. Il n'y a plus de prophéties aujourd'hui, nous sommes-nous dit ; pourquoi ? et nous n'avons pu en trouver la raison. S'il est vrai qu'aujourd'hui plus n'est besoin d'annoncer le règne du Messie puisque ce Messie est apparu en la personne de Jésus-Christ, il y aurait encore à prédire telle ou telle guerre, à annoncer des

dévastations, des ruines, des punitions, des châtimens, à promettre des relèvemens, des restaurations. Les hommes ne sont pas moins désireux d'en connaître très long sur leur avenir ; ils ne sont pas moins patriotes pour vouloir s'assurer si leur patrie est destinée à vivre longtemps encore, à faire des conquêtes ou à sombrer. Pourquoi donc n'y a-t-il plus de prophètes dans le sens traditionnel du mot ? Ah ! je sais que les desseins de Dieu sont impénétrables, que ses voies nous sont inconnues ; mais il n'en est pas moins vrai que le manque absolu de prophéties dans notre temps nous prédispose à croire qu'il n'y en a jamais eu et que Dieu seul s'est réservé le droit de voir parfaitement clair dans l'avenir.

Quelque naïve que soit cette réflexion, elle a pourtant sa valeur, puisque la science de notre époque s'en est fait un argument contre les prophéties. La plupart des savans contemporains ne sont pas, que je sache, favorables aux prophéties ; je crois même que leurs observations les entraînent d'un côté tout-à-fait opposé, si opposé qu'ils refuseraient volontiers à la Bible toute autorité en s'appuyant sur ce simple fait qu'elle prétend prédire l'avenir.

En vérité c'est là pousser les choses bien loin et ne pas faire preuve d'un sens critique bien exercé. Dussions-nous avoir leur opinion sur les prophéties, ce n'est pas nous qui rejeterions ainsi toutes les paillettes d'or parce qu'elles sont mêlées d'un peu de sable ; obligé de faire le triage, nous aimerions mieux garder le sable et ne pas perdre d'or du tout. Cependant, quelque peu porté qu'on soit à reconnaître à la science une autorité hors ligne en matière religieuse, si elle venait nous dire : il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il ne peut pas y avoir de prophéties, cela devrait nous faire réfléchir, empêcher toute précipitation dans nos jugemens en faveur des prophéties et nous pousser à tenir compte de tout ce qui pourrait leur porter atteinte.

Et d'abord remarquons que les prophètes ne se bornent pas à faire des prédictions à lointaine échéance, qu'ils s'occupent du présent beaucoup plus qu'on ne le croit communément. Ils sont les apôtres de la théocratie, ils emploient tous les moyens possibles, pourvu qu'ils soient honnêtes, pour arriver à leurs fins ; ils menacent, blâment, réprimandent sévèrement et courageusement, puis ils promettent parce qu'ils espèrent. S'ils se préoccupent de l'avenir, — et ils s'en préoccupent beaucoup, — c'est plutôt le présent qui les y pousse et ce n'est pas l'avenir qui les

contraint à regarder au présent. « On a coutume, dit M. Reuss ¹, « dans une certaine école théologique de se représenter les prophètes comme étrangers aux intérêts de leur époque, et comme « vivant essentiellement dans la contemplation d'un avenir lointain et n'écrivant rien, à vrai dire, que pour une génération future, la leur n'ayant pas même eu besoin de les comprendre. « Rien n'est moins conforme à la vérité qu'une pareille opinion. « Ils étaient, au contraire, les hommes de l'actualité, ils s'identifiaient avec les intérêts majeurs du moment. Les avis qu'ils « donnaient, les sentiments qu'ils exprimaient, les craintes qu'ils « manifestaient, les espérances qu'ils voulaient faire partager à « d'autres, tout, jusqu'au ton de leurs discours, dépendait de la « situation qu'ils avaient sous les yeux. Ils travaillaient avec « ardeur et dévouement au bien-être de leurs contemporains, « et tout en comprenant que celui-ci ne pouvait se fonder d'une « manière durable que sur la base de la religion et de la morale, « ils ne dédaignaient pas du tout de signaler les conséquences « matérielles que la réforme qu'ils appelaient de tous leurs vœux « devait avoir immédiatement. » Il serait difficile de contester cette affirmation. Quand on a lu les prophètes, on voit tout de suite que leur but principal est de combattre l'immoralité et l'idolâtrie, qu'après cela ou pour cela même, à faire des promesses ou des menaces dont l'accomplissement arrivera postérieurement. M. Segond ² fait des prophètes en premier lieu des prédicateurs, quoiqu'il attache une égale importance à leurs révélations sur le Messie. M. Nicolas, après avoir montré que les prophètes étaient les avocats de la théocratie, conclut en disant : « Le prophète peut donc être regardé comme le prédicateur de l'ancienne alliance, » et un peu plus loin ³ : « Le prophète parle quand les événements l'exigent, dans la place « publique, sur le seuil du temple, dans le tumulte des camps. « Il est l'homme des circonstances, » autant vaudrait dire, du présent.

Les prophètes attachaient sûrement plus d'importance à la réforme morale du temps présent qu'à leurs prophéties sur l'avenir, parce qu'ils savaient que les espérances qui ne se basent pas sur la justice sont toutes trompeuses. S'ils espéraient

¹ *Les prophètes*, p. 38.

² Introduction : *Les Prophètes*, cours inédit.

³ *Études critiques sur la Bible*, p. 342.

et faisaient espérer la victoire de leur nation sur toutes les autres, c'est qu'ils avaient foi au triomphe de la justice qu'ils prêchaient. Ils voulaient élever l'avenir sur le présent et nourrir le présent des promesses de l'avenir.

Ce qui montre à ne pas s'y méprendre qu'ils attachaient presque toutes leurs forces à combattre les abus présents, c'est le caractère conditionnel¹ que revêtent souvent leurs prédictions. Ils annoncent des châtements, des punitions comme conséquence des mauvaises actions, de l'idolâtrie, etc.; ils annoncent des jours heureux comme conséquence des bonnes actions. Si vous faites le bien Dieu se repentira du mal qu'il avait médité contre vous, répètent-ils sous toutes les formes. C'est une façon de dire : faites le bien sous peine de recevoir du mal; c'est parler d'avenir pour agir sur le présent. M. Bruston² déclare que les promesses comme les menaces des prophètes « étaient toujours « conditionnelles et dépendaient de la fidélité de ceux à qui elles « étaient adressées. » M. Reuss trouve qu'à « y regarder de près toutes les prédictions des prophètes sont conditionnelles³. » En vrais patriotes les prophètes s'occupaient donc du présent et attachaient peut-être moins d'importance à leurs prédictions qu'on ne l'a fait après eux et qu'on voudrait souvent encore le faire.

Des prophéties qui sont conditionnelles ne nous paraissent pas avoir une portée plus grande que de simples prévisions. Du moment qu'une prédiction est conditionnelle, son accomplissement dépend de la ligne de conduite du peuple qu'elle vise : Le peuple est-il fidèle à Jéhovah, la menace restera sans effet et la promesse s'accomplira; le peuple manque-t-il de fidélité, c'est la menace seule qui se réalisera. Pour voir dans ce genre de prophéties autre chose que des prévisions, il faudrait supposer chez les prophètes une préconnaissance de la future conduite du peuple juif, car c'est à cette seule condition qu'ils pouvaient être sûrs de la réalisation de leurs prédictions. Or, supposer cela, c'est les élever à Dieu lui-même. D'ailleurs connaître à l'avance la conduite du peuple les aurait arrêtés dans leur prédication toutes les fois qu'ils auraient su pertinemment l'insuccès qui les attendait. Il est probable que si Ésaïe avait prévu qu'il insis-

¹ Kuenen, *Histoire critique de l'Ancien Testament*, notes explicatives v.

² *Encyclopédie*, X (771).

³ Loc. cit., p. 46.

terait vainement auprès d'Achaz, pour l'empêcher de s'allier avec l'Assyrie, il n'aurait pas insisté du tout. Il faut bien admettre que sa persévérance venait un peu de son espoir.

Les prophètes faisaient des prophéties et des prophéties conditionnelles, parce qu'ils avaient un sentiment profond de l'ordre moral qui régit le monde. Ils savaient que le bien conduit au bonheur, que le malheur suit le mal, et comme ils n'avaient pas la notion de la vie future, toutes leurs promesses comme toutes leurs menaces ne pouvaient viser au delà de la vie terrestre. La nation pratique-t-elle le bien, elle verra se réaliser ses espérances de bien-être et de domination ; au contraire s'avise-t-elle de violer le contrat divin, l'Éternel lui suscitera des ennemis terribles, tels que les Assyriens. Ils ne pouvaient pas affirmer, comme nos prédicateurs d'aujourd'hui, que la piété a les promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie à venir ; pour eux elle n'avait que les promesses de la vie présente. Les principes de l'ordre moral qui régissent le monde, ils les connaissaient et les exprimaient à leur façon en disant que Dieu récompense le bien, punit le mal et se repent du mal qu'il a médité quand on change de conduite ¹.

Ne serait-ce pas à cette intuition profonde des lois spirituelles et morales agissant dans le monde que les prophètes ont dû une partie de leur supériorité sur leurs contemporains ? Avoir compris que le bonheur découle du bien et le malheur du mal, et cela pour les peuples comme pour les individus, n'était-ce pas s'être assuré une fonction incontestablement supérieure à celle de tous les flatteurs et des prétendus visionnaires ou faux-prophètes ? « La vision prophétique, dit Bunsen ², constitue une perception plus pénétrante des idées et des vérités morales. » Si cela est vrai, nous comprenons la forte personnalité des prophètes, reconnue de tous et qu'on a attribuée à tort à des visions extatiques. Il nous semble au contraire que l'extase, comme on l'entend ordinairement, loin de témoigner d'un caractère puissant, tend plutôt à en prouver l'affaiblissement. L'intuition profonde, la perception pénétrante des vérités et des principes moraux, voilà les caractères de la forte personnalité.

Conditionnelles, mais basées sur une science profonde de l'ordre moral, nous comprenons comment un si grand nombre

¹ Nicolas, *Études critiques sur la Bible*, p. 349.

² *Dieu dans l'histoire*, p. 49.

de prophéties ont reçu leur accomplissement ; comment surtout le sens profond des prophéties messianiques, que le peuple devait être régénéré par un roi futur incarnant en lui la justice, s'est montré vrai spirituellement.

De même s'explique le non-accomplissement de certaines prophéties par le simple fait que les conditions voulues n'ont pas été remplies. Et ici il serait aujourd'hui bien difficile de soutenir que toutes les prophéties se sont accomplies ou s'accompliront.

« Inspirés mais faillibles, faillibles et pourtant inspirés, » dit M. Bruston en parlant des prophètes¹. Cette opinion M. Segond² la partage et M. Kuenen³ non seulement montre que beaucoup de prophéties n'ont pas reçu leur accomplissement, mais il découvre en outre des contradictions chez des prophètes contemporains et surtout chez des prophètes d'époques différentes. C'est ainsi que les prophètes éphraïmites qui ont précédé Osée n'ont pas combattu le culte de Jéhovah sous la forme d'un taureau, tandis qu'Osée s'est élevé contre ce genre d'adoration. Faire dicter par Jéhovah à chaque prophète les paroles qu'il doit prononcer serait admettre que Dieu peut changer d'opinion. Mais n'insistons pas trop sur ce fait qui nous paraît ne pas être d'une bien grande évidence. Peut-être, en effet, les prophètes qui n'attaquaient pas le culte des taureaux avaient-ils mieux à faire pour le moment et se promettaient-ils d'y revenir plus tard. Ne serait-il pas prouvé que les prophètes se soient contredits entre eux, il resterait toujours vrai qu'une partie de leurs prophéties ne se sont pas accomplies. Tout cela doit nous inviter à la défiance.

Enfin, si, comme le pensent Kuenen et Nicolas, le prophétisme n'est pas un phénomène particulier à Israël, s'il s'est manifesté ailleurs et si d'autre part tout le monde est d'accord pour regarder les devins des autres peuples comme n'ayant pas vu clairement dans l'avenir, il y a lieu de ne pas accepter sans contrôle les prophéties d'Israël. Certainement les devins et les prophètes présentent cette différence essentielle que parmi les premiers se trouvent des imposteurs, tandis que les prophètes croient parler réellement au nom de Jéhovah. Mais ne pourrait-on pas expliquer cette différence par le simple fait que les hom-

¹ *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. X, p. 771.

² Introduction : *Les Prophètes*, cours inédit.

³ Livre cité, p. 19.

mes d'Israël étaient moraux et religieux, moraux et connaissant les lois de l'ordre moral, religieux, c'est-à-dire dominés par un sentiment religieux intense qu'ils pouvaient prendre pour la voix de Jéhovah lui-même ? Tout cela est d'autant plus vraisemblable que le terme de **נָבִיא** voyant, qui désignait primitivement les prophètes, semble bien les assimiler à des devins.

Il n'y a pas de nos jours de prophéties scientifiquement constatées ; les hommes de science peuvent se faire une arme des prophéties pour diriger leurs attaques contre la Bible ; les prophètes ont eu pour but essentiel d'agir sur le présent ; le caractère conditionnel des prophéties entraîne comme conséquence qu'il a dû s'en trouver de vraies et de fausses ; le fait que d'autres peuples aussi ont cru à des prédictions généralement reconnues pour fausses doit nous mettre en garde contre celles d'Israël : voilà en résumé toutes les considérations que nous venons de présenter.

Qu'en concluons-nous ? Non pas qu'il faut rejeter à priori, sans examen, toute prophétie, mais qu'il y a lieu d'être extrêmement circonspect et de ne pas faire à plaisir des prophètes des hommes surnaturels ou des demi-dieux. Nous croyons qu'il est de notre devoir d'expliquer naturellement les prophéties toutes les fois qu'il y aura possibilité, et qu'il nous incombe de diminuer le surnaturel que les Juifs se plaisaient à voir partout. C'est dans cet esprit que nous avons poursuivi notre étude sur Michée.

Une étude faite dans un esprit pareil, peut-on l'accuser de rabaisser les prophètes ? Nous ne le croyons pas. Ils resteront toujours ces figures originales et vivantes de l'ancienne alliance, ces tribuns du peuple, ardents et vigoureux, ces lutteurs pour la justice et la vérité, qu'on s'est toujours plu à voir en eux. S'ils ne voyaient pas absolument clair dans l'avenir parce que leur vue était bornée comme toute vue humaine, ils n'en auront que plus de mérite à avoir espéré, jusque dans les catastrophes les plus terribles, au relèvement de leur patrie, au triomphe définitif de la justice, du bien, de la vérité, de Jéhovah, en un mot, sur toutes les nations. Ce triomphe de Dieu sur les peuples, ce règne de Dieu va toujours se manifestant, s'affermissant, et en ce sens il peut aujourd'hui encore y avoir des prophètes, des prophètes qui diront vrai sans être de simples porte-voix, mais en conservant leur personnalité.

CHAPITRE I

La personne du prophète.

Nous n'avons sur le prophète Michée que deux données dont la plus longue ne dépasse pas trois lignes et dont l'authenticité de l'autre est sérieusement contestée par des critiques peu suspects en matière scientifique. Toutefois leurs preuves ne nous paraissent pas concluantes et, en attendant de prouver notre manière de voir, nous regarderons dès maintenant la suscription de Michée comme authentique. Elle est si courte que nous pouvons la citer : « La parole de l'Éternel qui fut adressée à Michée de Moresheth, au temps de Jotham, d'Achaz, d'Ézéchias, roi de Juda, prophétie sur Samarie et Jérusalem. » Outre cette donnée du prophète lui-même, Jérémie (XXVI, vers. 18) a l'occasion de rappeler à ses contemporains que Michée de Moresheth prophétisait en Juda sous Ézéchias.

La tradition n'a rien ajouté à ce thème pourtant si court ; elle a rompu avec son habitude favorite qui est de broder, toujours en grossissant, quelquefois en dénaturant et falsifiant.

Michée, en hébreu מִיכָה, est une abréviation de מִיכָיָה (2 Rois XXII, v. 12), forme abrégée à son tour de מִיכָיָהוּ, qui signifie : « qui est comme Jéhovah ? » Ce nom se décompose en מִי qui, כָּ comme, et יָהוּ, état construit de יְהוָה Jéhovah. Quand au verset 18, chapitre VII, le prophète s'écrie en s'adressant à Jéhovah : « Quel Dieu est semblable à toi ! » Il fait sans doute allusion à son propre nom et rend invraisemblables les autres étymologies proposées¹. Le sens du mot Michée est ainsi le même que celui de מִיכָאֵל (Nombres XIII, v. 14). Notre prophète a dans l'Ancien Testament un grand nombre d'homonymes², et en particulier Michée fils de Jimla, avec lequel on

¹ *Real-Encyclopædie* d'Herzog, ix, art. Micha, 517.

² *Ibid.*, 518.

l'a quelquefois confondu, et qui vivait sous Achab et Josaphat, environ un siècle et demi avant.

L'erreur de Jérôme et d'Isidore de Séville n'est plus possible aujourd'hui, où l'on a une connaissance plus exacte de la chronologie d'Israël. D'ailleurs, l'épithète de **הַמֶּרְשֵׁתִי** qui accompagne le nom de Michée dans la suscription du livre, ou de **הַמֶּרְשֵׁתִי** avec un **י**, comme écrit Jérémie, suppléerait encore à la chronologie en distinguant notre prophète de toute autre personne du même nom. Michée était de Morescheth comme Élie était de Thisbeh, Nahum d'Elkosch, Jérémie d'Anathoth. Les LXX avaient traduit « hamoracheti » par « le fils de Moraschete », τὸν τοῦ Μωρασθετ, dans la suscription du livre, tandis que dans Jérémie ils traduisaient par « le moraschetite, » ὁ Μωρασθετης. Peut-être avaient-ils vu là deux personnages différents, n'ayant pas seulement remarqué que la citation de Jérémie est fort exacte et textuellement tirée de Michée. Quoi qu'il en soit de l'explication, l'erreur est certaine actuellement, et l'on doit toujours traduire « Micaiah hamorascheti » par « Michée le Moraschetite » ou « Michée de Morescheth » en faisant de « hamorascheti » un adjectif de nationalité. Nous n'avons, en effet, nulle connaissance d'une famille Morescheth, tandis qu'Eusèbe et Jérôme reconnaissent l'existence d'un village appelé Morescheth¹. Michée lui aussi, dans l'énumération de bourgs et de villes qu'il fait au chapitre I, nomme Morescheth-Gath, et nous permet ainsi de supposer, sinon d'affirmer que c'est bien là sa patrie. Morescheth-Gath serait ainsi le même bourg que Morescheth, et l'épithète de Gath indiquerait simplement sa proximité de cette ville. C'était une petite ville ou un village situé près de Gath, dans la partie sud-ouest de la Palestine et qui aurait été illustré par la naissance de Michée. — Quelques critiques, entre autres Hitzig, n'ont pas vu dans Morescheth-Gath le nom d'une localité et ont traduit par « possession de Gath, » ce qui nous obligerait à croire que Michée n'a pas mentionné le lieu de sa naissance ailleurs que dans la suscription de son livre. Mais cette interprétation n'est guère admissible dès que l'on tient compte du contexte. Comment admettre que ce mot ne désigne pas une ville, puisque Michée fait une énumération des villes de Juda qui auront à souffrir de

¹ *Real-Encyclopædie* d'Hcrzog, 518.

l'invasion et mentionne Lakisch, Aczib, Adullam et tant d'autres ? En outre, Juda n'avait nullement à renoncer à la possession de Gath, puisque cette ville ne lui appartenait pas alors et se trouvait au pouvoir des Philistins. Tout nous porte à croire qu'il s'agit bien de la patrie de Michée qui fait suivre son nom de celui du lieu de sa naissance pour se distinguer de ses homonymes. S'il commence son discours par les paroles mêmes qui terminent celui de Michée fils de Jimla, aux faux prophètes (1 Rois XXII, v. 8-28), c'est qu'il veut se mettre en quelque sorte sous son patronage et poursuivre le même but.

Michée a exercé son ministère en Juda, sa patrie, qu'il chérit tout particulièrement et dont l'avenir lui tient tellement à cœur qu'il semble avoir mis son bonheur tout entier à la voir progresser et grandir en l'adoration de Jéhovah, comme un fils met toute sa sollicitude à entourer d'estime ses pères. Il ne mentionne en tête de son livre que des rois de Juda, contrairement à Amos et Osée, qui nomment aussi les rois correspondants d'Israël, montrant par là que leur activité ne s'était point limitée à l'un des deux royaumes. S'il parle de Samarie, ce n'est pas longuement, mais seulement pour annoncer sa ruine en lui rappelant ses péchés innombrables. C'est pour lui une belle occasion d'avertissements pour Jérusalem, dont le sort pourrait ne pas être différent, une belle entrée en matière pour annoncer à son peuple les châtiments qui l'attendent en gage de son impiété. A part quelques versets du chapitre I^{er}, relatifs au royaume d'Israël, Michée consacre tout son livre à Juda, tantôt blâmant, tantôt menaçant, tantôt faisant les promesses les plus belles, comme le retour de l'exil et la domination sur tous les peuples. Une telle préoccupation de Juda prouve que Michée était un Judéen patriote. Le contenu du livre serait-il insuffisant à établir la nationalité de Michée que Jérémie chasserait tous les doutes à cet égard. Il vient en effet appuyer le contenu du livre en nous disant que « Michée de Moresheth prophétisait du temps d'Ézéchias, roi de Juda » (Jérémie, XXVI, vers. 18) et nous laisse voir qu'Ézéchias avait connaissance de ses prophéties, puisqu'il avait le pouvoir de lui en demander compte et même de le punir si elles venaient à lui déplaire. Si Michée avait affaire à Ézéchias roi de Juda, c'est en Juda et non en Israël qu'il a exercé son ministère.

Le siège principal de son activité doit-il être placé dans la capitale, à Jérusalem, ou bien, comme le veulent Ewald et

Kuenen¹, faut-il faire de Michée un habitant de la campagne, particulièrement irrité contre les grands ? Les raisons en faveur de l'opinion de M. Kuenen ne nous semblent pas être absolument probantes. Au fond, il fait de Michée un habitant de la campagne parce qu'il trouve là un argument contre l'authenticité de la suscription : Si Michée habitait la campagne, on comprend qu'il n'ait pas vu « aussitôt les effets des réformes religieuses entreprises par Ézéchiass² » et qu'il ait porté sur ce prince un jugement peu favorable, même en composant ses discours sous son règne. Mais avant de s'appuyer sur un fait, il faut l'établir, et c'est ici que les arguments de M. Kuenen sont faibles.

Un de ces arguments, c'est que l'énumération des villes du chapitre I dénote chez le prophète une connaissance profonde de tous ces pays et aussi un long séjour au milieu d'eux. — Mais de deux choses l'une : ou bien ces localités sont des villes voisines du pays natal de Michée, comme le soutient Caspari, ou bien ce sont des localités environnant Jérusalem. Dans le premier cas, rien d'étonnant à ce que Michée connaisse les environs de son pays natal sans qu'il en eût fait son séjour habituel ; dans le deuxième, il serait surprenant qu'un habitant de Jérusalem, il n'eût pas connaissance des localités environnantes. D'ailleurs il serait aussi absurde de conclure de cette énumération au séjour du prophète à la campagne, qu'il le serait de nier l'activité d'Ésaïe à la cour de Jérusalem, parce que lui aussi (X, v. 28-38) mentionne différentes villes qu'il a l'air de connaître.

L'argument tiré des menaces de Michée contre les grands qu'il déteste, n'a pas non plus une bien grande valeur. On veut voir dans ces blâmes et ces menaces l'animosité du campagnard contre les habitants des villes, la haine du petit contre les mauvais agissements des grands. C'est presque faire de notre prophète un homme de parti, qui s'irriterait plus facilement en face des fautes d'une classe supérieure à la sienne, que devant l'idolâtrie qui se pratique sous ses yeux mêmes. Non, nous aimons mieux croire qu'en blâmant les grands, les conducteurs de son peuple, Michée profite de ses observations quotidiennes et combat le mal dont il est entouré. S'il blâme les extorsions

¹ Loc. cit., p. 424.

² Kuenen, loc. cit., p. 426.

des grands, leur rapacité, c'est qu'il en est le témoin de tous les jours et qu'il s'en irrite. Et si, comme le reconnaît Kuenen, le livre de Michée « est écrit principalement en vue des habitants de la capitale¹, » c'est que le prophète a vécu dans la capitale et en connaît les vices.

Quant au style de Michée, il n'est nullement propre à confirmer l'opinion que nous combattons. Nous pouvons en cela nous en rapporter à Kuenen lui-même, qui, après avoir affirmé que Michée n'avait probablement jamais cessé d'habiter la campagne, reconnaît que cela ne résulte pas « de sa langue, où l'on a cherché en vain des *vestigia ruris*. » La résidence de Michée était donc bien Jérusalem, où le fixe Jérémie environ un siècle après, quand il nous le présente devant Ézéchias.

C'est là tout ce que nous savons d'à peu près certain sur la personne de Michée, et nous pourrions terminer ici ce chapitre. Toutefois, nous croyons utile pour l'intelligence du livre d'exposer encore les circonstances historiques au milieu desquelles a vécu le prophète, et nous jugeons nécessaire pour l'appréciation de sa langue, de dire quelle place littéraire et historique il occupe dans le prophétisme hébreu.

La parole de l'Éternel « fut adressée à Michée de Moresheth au temps de Jotham, d'Achaz, d'Ézéchias, rois de Juda. » A ces trois rois de Juda mentionnés correspondent en Israël, Salloum, Menahem, Pekhakhiah, Pékack, Hosée², qui se succèdent à des intervalles fort rapprochés et par une série d'assassinats plus horribles les uns que les autres. Tous ont été idolâtres, et leur règne n'est signalé que par les pertes que subit le royaume d'Israël dont les limites s'étaient largement étendues sous le règne prospère de Jéroboam II. Menahem paya un tribut au roi d'Assyrie; Pekack, après avoir attaqué Juda, allié à Retzin roi de Syrie, se laissa enlever par Tiglat-Pilézer roi d'Assyrie « Ijjon, Abel-Beth-Maaca, Janoach, Kedesch, Hatsor, Galaad « et la Galilée, et tout le pays de Nephtali. » (2 Rois XV, v. 29). C'est sous Hosée en 722, que Sargon, roi d'Assyrie, s'empara de Samarie et mit fin au royaume d'Israël.

Pendant ce temps que se passait-il en Juda sous les Jotham, Achaz, Ézéchias? Osias avant eux, paraît avoir conquis³ sur

¹ Kuenen, loc. cit., p. 495.

² Bruston, loc. cit., p. 108.

³ Bruston, loc. cit., p. 112.

Israël les pays dont Jéroboam II s'était lui-même emparé sur ses voisins, par exemple, Damas et Hamath (2 Rois XIV, 28). Mais sous Jotham, les pays soumis durent se révolter si nous en croyons cette parole des Rois, « l'Éternel commença à envoyer Retzin et Pekack contre Juda, » qui ne peut guère avoir d'autre sens. Quant à Achaz, il vit son royaume tellement malmené par les Syriens et les Israélites d'un côté, les Édomites et les Philistins de l'autre (Chroniques), qu'il fut obligé d'en appeler au roi d'Assyrie Tiglat-Pilézer, dont la puissance allant grandissant devait bientôt devenir redoutable, non seulement au royaume d'Israël, mais encore à celui de Juda lui-même, son protégé du jour. Tiglat-Pilézer tue Retzin, emmène des Israélites captifs, délivre de son ennemi Achaz et en est largement récompensé par un tribut de ce roi qui, non content de lui faire sa soumission, veut encore adorer ses dieux. C'est alors qu'arrive au pouvoir le pieux Ézéchias (728), qui purifie, après l'avoir rouvert, le temple souillé sous le règne précédent, brise les statues païennes et détruit les hauts lieux. Il vit tomber Samarie la sixième année de son long règne, et l'époque de la rédaction du livre de Michée se fixe peu de temps avant cette ruine.

Tels sont en Israël et en Juda les événements historiques dont Michée a pu être le témoin.

Bien déterminer la place historique de Michée était utile pour la fidèle interprétation et la claire intelligence des passages le plus empreints des circonstances du moment, comme il est utile au voyageur égaré de bien s'orienter pour retrouver sa route.

Mais il est tout aussi nécessaire de dire sa place exacte dans l'évolution prophétique d'Israël, si on veut s'expliquer le degré de perfection atteint par la langue qu'il emploie, ou encore le développement des idées qu'il émet. — Ce n'est pas avec Michée que commence le prophétisme, on s'accorde à le faire remonter beaucoup plus haut, comme aussi à voir dans la période de Michée et d'Ésaïe, le plus haut point qu'ait pu atteindre la littérature prophétique en Israël. Bruston, tout en rappelant que le titre de prophète avait été donné déjà à Abraham et aux patriarches, regarde Moïse comme le premier prophète et le plus grand¹. Reuss affirme de même² que le

¹ Loc. cit., p. 3.

² Loc. cit., p. 5.

prophétisme est aussi ancien en Israël que la nation elle-même; et comme il ne fait commencer la nation qu'avec le retour en Chanaan, Moïse est aussi pour lui le premier prophète. C'est là un fait qu'il n'est guère possible de nier, quoique l'on ait quelquefois aussi gratifié Samuel de l'honneur d'avoir inauguré le prophétisme; les passages abondent qui donnent à Moïse le titre de prophète, et non seulement à lui, mais encore à sa sœur Miriam et à son frère Aaron (Osée XII, v. 14. Deuté. XVIII, v. 15, etc.). Si Samuel fut plus tard considéré comme le premier des prophètes (Actes III, v. 24), c'est que « tous les prophètes qui l'avaient précédé n'avaient laissé, à l'exception de Moïse, qu'un vague souvenir..... et quant à Moïse lui-même, sa gloire comme législateur et fondateur de la nationalité israélite éclipsait presque aux yeux de la postérité sa qualité de prophète ¹. » Il est d'ailleurs certain que le prophétisme doit beaucoup à Samuel et la nation israélite aussi. C'est Samuel qui institua les écoles de prophètes. Quoique l'on puisse citer entre Moïse et Samuel la belle figure de Déborah, la série des prophètes ne nous paraît pas alors si continue ou si serrée qu'elle le devient après le dernier des Juges. Depuis Samuel les prophètes se pressent, quelquefois moins connus, comme Gad, Nathan, Akhijah, Oded, Azariah, Hanani, quelquefois plus illustres, comme Élie et Élisée, mais nombreux, et nous arrivons ainsi au milieu du neuvième siècle, date des plus anciens monuments prophétiques littéraires, parvenus jusqu'à nous ². Jusqu'au neuvième siècle les prophètes, non seulement n'ont pas écrit, mais ont exercé leur influence par des moyens autres que la parole et la persuasion. Ils sont à la tête des mouvements populaires, soutiennent ou combattent les dynasties et les rois, nous faisant un peu l'effet « d'agitateurs politiques ³. »

A partir du neuvième siècle leur rôle change avec leurs moyens d'action. Ils nous apparaissent alors comme des tribuns, des défenseurs de la théocratie devant le peuple, et emploient pour la défendre la parole. Les prophètes deviennent des orateurs et des écrivains. C'est de cette époque que datent la prophétie d'Abdiah, celle de Joël et le XXXII^{me} chapitre du Deuté-

¹ Bruston, loc. cit., p. 7.

² Bruston, loc. cit., p. 16. — Kuenen, loc. cit., p. 32-33. — Reuss, loc. cit., p. 13.

³ Nicolas, loc. cit., p. 367 et 368.

ronome¹. Mais c'est au huitième siècle avec Amos et Osée dans le royaume d'Israël et surtout avec Ésaïe et Michée dans le royaume de Juda que la littérature prophétique atteint son apogée. Elle a la vigueur et la force de la jeunesse, la hardiesse dans les figures jointe souvent au bon goût, l'imagination, l'originalité, et n'est pas encore altérée par l'invasion de mots étrangers. La conception de la théocratie en devenant plus pure, plus morale, plus spiritualiste, a apporté aux prophètes du huitième siècle avec l'originalité, une merveilleuse surabondance de vie. « Un fait est certain, c'est que nous rencontrons ici le plus parfait développement auquel ait jamais atteint la prophétie en Israël². » Postérieurement au huitième siècle la littérature prophétique ne fait que décliner ; la poésie s'en va et avec elle la vigueur première, pour ne jamais reparaitre. Jérémie est encore un grand prophète mais son style est prosaïque, quelquefois peu châtié³ ; d'ailleurs il n'a pas d'idées neuves et ne fait que répéter celles des premiers prophètes. Aggée, le deuxième Zacharie et Malachie n'ont plus la même verve, ni l'élan des Ésaïe et des Michée ; ils sont déjà trop les esclaves de la loi et ne savent plus qu'insister sur la nécessité de se soumettre à toutes les prescriptions⁴. Si donc la littérature prophétique a eu sa formation, sa pleine maturité, sa décadence, Michée appartient sans contredit à l'époque de la pleine maturité et nous verrons dans la suite qu'il y tient dignement sa place à côté d'Ésaïe.

¹ Bruston, loc. cit., p. 16. — Kuenen, p. 32. — Reuss, p. 13.

² Nicolas, loc. cit., p. 389.

³ Reuss, *Les prophètes*, p. 421.

⁴ Nicolas, loc. cit., p. 428.

CHAPITRE II

Le livre du prophète.

ART. 1.

La forme.

« Les règles les plus générales, et pour ainsi parler, organiques, sont communes à toutes les œuvres de l'intelligence. Les premières se rapportent à la méthode. Ainsi, il y a avant tout le choix du sujet, la disposition des parties intégrantes dont il se compose et l'exécution. Ces trois opérations, dans la composition littéraire, sont consacrées par les noms d'invention, disposition, élocution. »

Gérusez¹ nous offre ainsi dans ces quelques mots la division que nous suivrons dans l'étude du livre de Michée. Toutefois, mieux vaut, croyons-nous, changer l'ordre. Si dans la composition la première opération est l'invention, il n'en est pas de même dans l'étude d'une œuvre achevée, qu'elle soit moderne ou ancienne. Il nous semble plus naturel de parler d'abord de la disposition qui n'est autre chose que l'ordre des idées, leur arrangement, leur cadre, en un mot le plan et la division de l'ouvrage. Vient ensuite l'élocution, c'est-à-dire la manière dont les idées sont exprimées, les qualités et les défauts de style. Là se termine ce qui a trait à la forme. L'invention, c'est ce que nous appellerons « fond, » et nous l'étudierons en dernier lieu.

N'oublions pas dans cette étude que nous avons affaire à un prophète, c'est-à-dire à un poète orateur, à un esprit plein d'imagination et de force tout à la fois. Enfin avouons que nous ne sommes guère apte à porter un jugement quelque peu compétent sur la langue de Michée à cause de notre ignorance de la plupart des chefs-d'œuvre de la littérature hébraïque, par exemple du livre de Job.

La majorité des commentateurs (Hitzig, Keil, Kuenen, Brus-

¹ *Cours de littérature*, 1^{re} partie, p. 17.

ton) divisent le livre de Michée en trois parties distinctes, dont chacune forme un tout, composé du blâme, de la menace et de la promesse. Chaque partie commence par le même mot **שִׁמְעוּ** « Écoutez, » comme pour réclamer des auditeurs toute l'attention voulue. Ce **שִׁמְעוּ** répété successivement aux chap. I, III et VI indique le commencement d'un discours nouveau chaque fois qu'il paraît; l'orateur sent le besoin de s'annoncer après chaque point d'arrêt et il le fait par une espèce de « Garde à vous! »

La première partie va du chapitre I à la fin du chapitre II. Le prophète, après avoir rendu la terre tout entière et tous les peuples qui sont en elle attentifs à la descente de l'Éternel sur la terre, annonce la ruine de Samarie, ce repaire de prostitution. Mais le malheur ne s'arrêtera pas à Samarie, Jérusalem aura aussi sa part et Michée s'en afflige à l'avance; il se représente l'angoisse de toutes les villes de Juda dont les habitants seront obligés de fuir jusqu'à Adullam. Dans le chapitre II le prophète se tourne contre ceux qui pratiquent l'injustice et l'iniquité. Qu'ils ne répliquent pas contre ses prophéties, car si Michée prophétise c'est qu'ils sont coupables et n'écoutent que les prophètes de mensonge! Malheur à eux! — Cette première partie se termine par deux versets de promesses. Jacob sera de nouveau rassemblé avec un roi à sa tête.

Le dernier discours comprend les chapitres III, IV et V. Michée y blâme les grands, les princes, les faux-prophètes et les juges. C'est à cause d'eux que Sion sera labourée comme un champ, ses habitants seront emmenés à Babylone. Mais dans la suite des temps son ancienne domination lui reviendra et un roi naîtra à Béthléhem, qui, à la tête d'un royaume puissant, résistera victorieusement à tous les ennemis. Avec lui arrivera la paix.

Dans la troisième partie (VI et VII), après un dialogue admirable entre l'Éternel et son peuple, lequel est tout simplement un chef-d'œuvre, Michée prend à partie le méchant avec ses trésors iniques, le riche avec sa violence, pour prédire leur destruction. — Il termine son livre par des promesses : les limites de Jérusalem seront reculées, les peuples y viendront d'une mer à l'autre et les nations ennemies d'Israël, confuses et tremblantes devant l'Éternel, témoigneront désormais à Jacob, fidélité et bonté.

Telle est la division la plus généralement adoptée et la plus simple. Disons cependant que tout le monde ne l'admet pas. M. Reuss¹ reconnaît l'unité de la deuxième partie (III à V,) mais selon lui le chapitre II se détache du chapitre I et le chapitre VII se détache du chapitre VI. De même le וְיָבֹא contenu dans le chapitre VI, annonçant encore une nouvelle entrée en matière, coupe en deux le chapitre.

Il est parfaitement vrai que la transition entre le chapitre I et II n'est pas très douce, elle est même assez pénible, mais non complètement incompréhensible. La fin du chapitre I décrit le malheur qui frappera les différentes villes de Juda, dont les habitants seront obligés de s'enfuir à l'approche de l'ennemi. Le chapitre II, dès le commencement, blâme ceux qui méditent l'iniquité et « forgent » le mal. Au fond il est assez naturel de passer du malheur à sa cause ; si Juda est frappé, la cause en est dans les péchés de ses habitants. Cela est si vrai qu'après avoir décrit le genre d'iniquité de ces hommes, Michée ajoute :

C'est pourquoi ainsi parle l'Éternel :
Voici je médite contre cette race un malheur.

Sa pensée roule donc toujours sur le malheur qui frappera Juda et la transition est moins brusque que ne le croit M. Reuss. — De même le chapitre VII n'est pas absolument sans lien avec le chapitre précédent dont la fin décrit les malheurs qui menacent les Judéens. Après leur avoir annoncé la destruction à cause de leur façon d'observer toutes les règles d'Omri, le prophète (chap. VII) fait un retour sur lui-même et gémit sur le manque absolu d'hommes de bien dans le pays ; il n'y trouve aucun juste à « grappiller, » après quoi il revient encore à son blâme continu du mal. Certainement cette transition est moins brusque que celle du verset 11 à 12 du chapitre II, et pourtant M. Reuss unit ces deux versets et cite à l'appui des transitions aussi difficiles chez Osée.

Enfin nous ne croyons pas l'opinion de M. Reuss mieux fondée quand il sépare en deux le chapitre VI sous le prétexte que la deuxième partie (verset 9-16) ne contient que des menaces et des blâmes, car nous voyons aussi dans la première partie (v. 1 à 9) des reproches. Michée ne s'y borne pas aux conseils, on

¹ Loc. cit., p. 323.

sent bien qu'au fond il blâme ses concitoyens d'avoir cru à la possibilité d'apaiser l'Eternel par des sacrifices ou des offrandes, tandis que le seul moyen est la pratique de la justice et de la miséricorde.

Signalons encore la division d'Ewald, qui, tout en ne faisant du livre que trois parties, diffère cependant de la nôtre en unissant le chapitre III à la première partie. Ce qui a conduit Ewald à cette conclusion, c'est l'opinion que les versets 12 et 13 du chapitre II ne sont pas authentiques. Pour nous qui les attribuons à Michée, il nous est impossible d'adopter pareille division. D'ailleurs, à supposer les versets 12 et 13 non authentiques, il faudrait admettre que le **וְנִי** du chapitre III, formât avec eux une antithèse et cela ne nous paraît pas fondé. Dans ce cas Michée aurait employé le pronom **אֲנִי** pour bien montrer l'opposition entre lui et les faux prophètes. Enfin, M. Reuss fait fort bien remarquer que le mot : « et je dis » ne peut être que la marque d'un nouveau discours. D'ailleurs relier le chapitre III à la première partie serait faire commencer la deuxième par les promesses du chapitre IV, ce qui n'est guère admissible. Nous restons donc convaincus que la vraie division est celle que nous avons exposée et proposée en premier lieu ; elle est nette, bien tranchée, et chaque discours forme ainsi un tout composé en quelque sorte des mêmes parties, blâme, menace, promesse.

Cette division serait-elle si bien marquée et si nette que l'unité du livre en soit rompue et que nous ayons des morceaux composés dans une disposition d'esprit différente, dans des circonstances extérieures variées et à des époques séparées par de longs intervalles ? Ce n'est pas notre sentiment. Le livre offre une grande unité ; on sent en le lisant que le prophète, depuis le commencement jusqu'à la fin, a en vue le même but, la réforme de son peuple ; aussi dispose-t-il des mêmes moyens, le blâme, la menace et la promesse. La situation extérieure ne semble pas avoir plus changé durant la composition que la disposition intérieure du prophète. Tout le temps il parle de la ruine de Samarie comme imminente, toujours il a devant les yeux la formidable puissance d'Assyrie, instrument qu'emploiera l'Eternel pour châtier son peuple. Nous croyons donc avec M. Kuenen¹ que le livre de notre prophète a été écrit d'un seul trait, « *currente calamo* » et qu'il n'est en quelque sorte que le résumé

¹ Loc. cit., p. 428.

des discours divers qu'a prononcés Michée durant sa période prophétique. Assurément nous n'avons pas tous les discours du prophète ; quand on parle si bien on parle plus longuement. Je doute même que nous ayons tout ce qu'il a écrit. L'exécution en est trop parfaite pour admettre que Michée n'ait pas fait d'apprentissage. Mais ce que nous avons nous présente une unité telle qu'il nous est impossible de nous ranger à l'opinion d'Hitzig ou à celle de M. Bruston.

Hitzig, s'appuyant sur différents passages, fait dater le chapitre I de l'époque qui précéda la ruine de Samarie ; le deuxième aurait été composé après la ruine. Les chapitres III, V, dateraient de la douzième année du roi Ezéchias et VI et VII de la treizième. Ce trop de précision nous effraie un peu, surtout si nous considérons qu'il regarde, comme se rapportant à des événements contemporains, des prophéties qui se rapportent sûrement à des faits accomplis dans la suite. Parmi les passages que cite Hitzig en faveur de son opinion, celui qui serait propre à nous suggérer le plus de doute, c'est le passage IV, v. 9-14 qui a quelque apparence de désigner Jérusalem comme présentement attaquée. Cependant, à l'examiner de près, on voit que Michée fait allusion à l'avenir, et s'il emploie le temps présent, c'est qu'il veut peindre l'attaque future de Jérusalem sous une forme oratoire plus saisissante. Toutefois, pour se représenter si nettement la douleur de cette ville, il fallait qu'elle fût bien imminente. Aussi M. Reuss sans être trop explicite, pencherait à regarder comme appartenant déjà à l'histoire la destruction de Samarie, et il s'appuie pour cela sur ce même passage, IV, v. 9. « Le fait est, dit-il, que la destruction de Samarie n'est mentionnée nulle part explicitement comme un fait accompli ; cependant nous ne voudrions pas affirmer qu'elle n'appartenait pas encore à l'histoire. » Michée a fort bien pu prévoir avec la ruine de Samarie le moment où Jérusalem devait être attaquée à son tour, sans qu'il soit nécessaire de lui faire écrire une partie de son livre après la ruine de la capitale d'Éphraïm. « La distinction de M. Hitzig ne rend point compte du rapport étroit qui relie ensemble les trois parties du livre ; s'il est vrai de dire que ces parties sont en quelque sorte indépendantes l'une de l'autre, le livre dans son ensemble offre cependant une certaine unité qu'on ne s'explique qu'en le supposant écrit d'un seul trait ¹. »

¹ Kuenen, loc. cit., p. 428.

La question de l'unité du livre est si connexe avec celle de la date de composition que les deux n'en font qu'une. Si l'on admet que le livre soit un et ait été écrit d'un seul trait, la question de date est toute tranchée. D'un côté, il n'y est point parlé de la guerre syro-éphraïmique, et d'autre part, la ruine de Samarie y est mentionnée comme imminente. La rédaction n'a donc pu avoir lieu qu'à une époque très rapprochée de la chute de la capitale des Dix-tribus. Il ressort clairement du contenu tout entier que Samarie est fortement menacée et ne résistera plus longtemps à la formidable puissance des Assyriens. Nous sommes ainsi autorisé à croire que Michée a rédigé ses discours sous Ézéchias, au commencement de son règne, aussi près qu'on voudra de la ruine de Samarie, mais avant cette ruine.

Nous ne nous arrêtons pas à l'opinion de M. Bruston qui fait le premier discours bien antérieur au deuxième¹, sous le prétexte que dans le deuxième, Michée annonce clairement la ruine de Jérusalem, tandis que dans le premier il se borne à dire que les ennemis pénétreront « jusqu'à la porte de Jérusalem. » C'est par trop serrer cette dernière expression qui peut fort bien, à sa manière, désigner l'attaque ou même la ruine de Jérusalem et qui, tout au moins, annonce le châtement pour cette ville.

En affirmant l'unité du livre, nous avons du même coup montré que nous n'attachons pas d'importance aux attaques d'Hartmann qui en faisait un composé de morceaux divers, écrits à des époques fort différentes, et jusque sous Manassé.

En résumé, pour ce qui regarde la disposition, Michée a un plan nettement tranché, mais qui ne rompt en rien l'unité de son écrit.

C'est déjà une grande qualité que l'unité; quand les pensées sont bien coordonnées, le but bien marqué, nous éprouvons à la lecture de l'ouvrage un plaisir que ne suscitera jamais un écrit diffus et mal disposé. Cependant l'unité et la bonne disposition ne suffisent pas à faire dire d'un livre qu'il est un livre de mérite; il lui faut au moins encore l'originalité du style et les qualités de l'élocution. Sous ce rapport, que trouvons-nous chez Michée?

On n'a pas de peine à saisir en Michée un poète, grâce à la

¹ Loc. cit., p. 255.

profusion des images, à la vivacité de l'exposition, à la vie des dialogues. « Le rythme est pour ainsi dire le souffle vital du langage poétique ; il ne peut donc se faire sentir qu'aussi longtemps que la langue est vivante elle-même, et que ses poésies sont lues ou récitées par des hommes qui la parlent d'habitude et correctement ¹. » Nous pouvons être incapable de distinguer le rythme, mais le caractère poétique du livre se trahit facilement.

L'imagination du prophète, tout à la fois brillante et riche, lui fournit les figures les plus variées. Apostrophe, hypotypose, paronomase, dialogue, comparaison, métaphore, accumulation, répétition, tout est à sa disposition, et son style en retire un brillant et une force qui nous étonnent.

S'agit-il d'une exposition, d'une description, Michée s'entend à merveille à rendre les choses comme tangibles et fortement présentes à l'esprit par le piquant de ses comparaisons. Il veut dépeindre la terrible et puissante venue de l'Éternel sur la terre, dont le but est de châtier les méchants et les infidèles.

Voyez comment il s'y prend :

Car voici, l'Éternel sort de sa demeure,
Il descend, il marche sur les hauteurs de la terre.
Sous lui les montagnes se fondent,
Les vallées s'entr'ouvrent,
Comme la cire devant le feu,
Comme l'eau qui coule sur une pente ².

La description, parfaite et d'une grande élévation, représente on ne peut mieux l'Éternel, ce grand homme céleste venant infliger aux hommes les plus violents châtiments. Sa descente des hauteurs célestes, son pied se posant sur les plus hautes montagnes comme sur le premier échelon de l'échelle qui aboutit à la terre, tout est frappant. Mais les montagnes ne pouvant le supporter se fondent comme la cire au feu, tandis que les vallées se brisent et s'entr'ouvrent comme un torrent dont l'eau, devenue puissante, grâce à la pente, vient se briser en flots écumeants sur les rochers anguleux qui lui barrent le passage. Un Dieu qui écrase ainsi les montagnes par son propre poids, aura bientôt fait d'engloutir Samarie sous ses ruines !

¹ Reuss, *Poésies lyriques*, p. 23.

² Voir version Segond, ch. I. vers. 3 et suiv.

Trouve-t-on cette description trop dramatique, trop effrénée, qu'on lise (chap. IV, v. 6 et 8) la description plus calme du royaume messianique. Ce Dieu terrible avant le châtement devient sympathique et miséricordieux après les souffrances de Juda, comme le père sévère qui, au souvenir des châtements infligés à son fils, se surprend à verser des larmes.

En ce jour-là, dit l'Éternel, je recueillerai les boiteux.
 Je rassemblerai ceux qui étaient chassés,
 Ceux que j'avais maltraités.
 Des boiteux je ferai un reste,
 De ceux qui étaient chassés, une nation puissante,
 Et l'Éternel règnera sur eux, à la montagne de Sion
 Dès lors et pour toujours.
 Et toi, tour du troupeau, colline de la fille de Sion
 À toi viendra, à toi arrivera l'ancienne domination,
 Le royaume de la fille de Jérusalem.

Description du retour de l'exil simple et calme; mais comme l'idée générale en ressort claire et nette, comme le caractère de Dieu y apparaît bien avec sa bonté et sa douceur suprêmes ! L'Éternel désormais satisfait recueillera Juda tout entier et le ramènera à Jérusalem comme le bon berger ramène son troupeau; ceux-là mêmes que la marche fatiguera seront attendus et contribueront eux aussi à former le Reste. L'exécuté, le fini, la vie du morceau nous frappent; rien n'en arrête la marche, il coule tout d'une haleine et s'enrichit à mesure en vie et en force, comme la boule de neige qui devient avalanche. L'Éternel rassemble son troupeau, règne sur lui et la situation de Sion améliorée est la même qu'autrefois. Si nous ne nous trompons, les trois derniers versets forment un des passages les plus saisissants sous le rapport du rythme et qui font le mieux sentir la cadence du vers. Avec ces deux exemples, nous avons une idée de l'imagination du prophète et de son beau talent d'exposition; mais dans son livre toute la place n'est pas à l'imagination, le sentiment y a la sienne. S'il est vrai que « Le style n'est autre chose que la parole rendant plus « ou moins bien la pensée ou la vie intérieure de celui qui « parle ¹, » ou, comme le veut Buffon, s'il est vrai que le style

¹ Vinet, *Homilétique*, p. 333.

soit l'homme, Michée devait sentir délicatement. Comme il souffrait des malheurs futurs dont il voyait son peuple menacé et qu'il était obligé de lui annoncer lui-même précisément parce qu'il les sentait étonnamment ! Mais ses souffrances, parce qu'elles étaient réelles, sincères, son sentiment, parce qu'il était profond, durent avoir leur effet sur ses auditeurs, comme ils le produisent encore aujourd'hui sur le cœur de ses lecteurs. Voici comment il exprime sa douleur en songeant au malheur qui, venant de Samarie, atteindra jusqu'aux portes de Jérusalem (I, v. 8 et 9) :

C'est pourquoi je pleurerai, je me lamenterai,
 Je marcherai déchaussé et nu,
 Je pousserai des cris comme le chacal
 Et des gémissements comme l'autruche,
 Car sa plaie est douloureuse ;
 Elle s'étend jusqu'à Juda,
 Elle pénètre jusqu'à la porte de mon peuple,
 Jusqu'à Jérusalem.

La sensibilité extrême du poète se traduit partout. Songe-t-il au malheur futur qui va frapper Juda, il s'en afflige jusqu'à en pleurer comme un enfant ; a-t-il devant ses yeux l'iniquité et l'injustice des grands, il en est tout de suite irrité et passe sa colère à les apostropher ; se représente-t-il le royaume messianique qui suivra le châtement, il s'en réjouit à l'avance comme on se réjouit d'un plaisir futur et nous expose délicieusement l'époque où chacun goûtera paisiblement le bonheur « sous sa vigne et sous son figuier, » sans que personne vienne le troubler.

Imagination et sensibilité sont deux facultés indispensables au poète. Elles peuvent servir l'orateur, elles le servent même sûrement, mais ne lui suffisent pas. On les trouve réunies chez un caractère faible, et l'orateur doit avoir avant tout une individualité qui apparaisse, forte et bien trempée, capable d'entraîner à l'action. Cette individualité, Michée l'a au plus haut degré ; voilà pourquoi il est à la fois poète et orateur et joint ainsi des qualités qui, sans s'exclure, diffèrent. L'éloquence et la poésie sont « deux arts qui s'atteignent quelquefois et se mêlent plus ou moins..... Les deux fleuves ne sont pas toujours séparés ; ils peuvent de loin à loin se réunir et couler ensemble ; la poésie

peut devenir éloquente, l'éloquence peut devenir poétique¹. » Mais il n'en est pas moins vrai qu'éloquence et poésie se distinguent : « l'éloquence a pour objet des faits et l'autre des idées...., l'éloquence aspire à opérer des changements dans le monde réel, la poésie n'en veut produire que dans les représentations de l'esprit...., l'éloquence nous porte donc à l'action et la poésie à la contemplation². » Porter à l'action, voilà ce que veut Michée. Oui, il est poète, mais la poésie n'est pas pour lui un but, elle n'est qu'un moyen, un moyen d'être éloquent, si nous pouvons dire, un moyen d'amener ses auditeurs au désir de bien faire. Michée est surtout éloquent, c'est-à-dire prophète, orateur, tribun, et voilà pourquoi, outre l'imagination et la sensibilité, il a encore la force, l'énergie, l'individualité bien marquée. Son style ne nous y laisse pas tromper.

Des exemples d'énergie, de force, de feu dans le style de Michée, il nous est facile d'en trouver puisque son livre entier n'est presque que cela. Voyez ce qu'il ose dire aux chefs de Jacob et aux princes de la maison d'Israël (III, v. 1-4).

N'est-ce pas à vous à connaître la justice ?
 Vous haïssez le bien et vous aimez le mal ;
 Vous leur arrachez la peau et la chair de dessus les os,
 Ils dévorent la chair de mon peuple,
 Lui arrachent la peau,
 Et lui brisent les os :
 Ils la mettent en pièces comme ce qu'on cuit dans un pot,
 Comme de la viande dans une chaudière.

Est-il possible d'être à la fois plus expressif et plus sévère, plus énergique et plus courageux pour dire aux grands leurs vérités ? Est-il possible d'avoir une individualité plus forte et plus vivante ? Pour exprimer les violences des grands contre les petits, Michée dit qu'ils leur « arrachent la peau et la chair de dessus les os » et les traitent comme un morceau de chair qu'ils font cuire pour s'en repaître. Le style est ici tellement vivant, on voit si bien que l'idée lui importe avant tout, que Michée passe, sans plus s'en inquiéter, sur les questions de grammaire, questions de personnes et de genre. « Vous leur arrachez la

¹ Vinet, *Homilétique*, p. 402 et 433.

² Vinet, *ibid.*

peau et la chair de dessus les os ; » il lance ce *leur* en avant sans avoir encore nommé le peuple auquel il va se rapporter. Il ne le nommera que dans la phrase suivante, et désormais il le fera accorder avec des pronoms au singulier. — Une autre preuve de l'énergie de Michée, c'est la vivacité avec laquelle, dans ses dialogues, il interrompt les personnages et les substitue les uns aux autres : il annonce le malheur qui doit atteindre le peuple comme conséquence de ses péchés et prédit que le pays sera dévasté et le peuple dépossédé ; alors quelqu'un de ceux qui doivent être dépossédés, s'écrie (ch. II, v. 4 et s.) :

Il donne à d'autres la part de mon peuple !
 Eh ! quoi ! il me l'enlève !
 Il distribue nos champs à l'ennemi !... —
 C'est pourquoi tu n'auras personne
 Qui étende le cordeau sur un lot,
 Dans l'assemblée de l'Éternel. —
 Ne prophétisez pas ! disent-ils.
 Qu'on ne prophétise pas de telles choses !
 Les invectives n'ont point de fin ! —
 Oses-tu parler ainsi, maison de Jacob ?
 L'Éternel est-il prompt à s'irriter ?
 Est-ce là sa manière d'agir ? —
 Mes paroles ne sont-elles pas favorables
 A celui qui marche avec droiture ?

On a coupé ce passage de diverses manières. Pour nous, nous y voyons un dialogue fort animé entre quatre personnages divers dont le premier est un homme du peuple de Juda se plaignant de la spoliation qui l'atteint. — Le prophète le prend directement à partie et lui annonce qu'aucune parcelle de terrain ne lui reviendra plus. — Ensuite le peuple tout entier s'élève contre les étranges prophéties de Michée, contre ses invectives qui n'ont pas de fin. — Michée alors reprend aussitôt la parole pour annoncer que l'Éternel ne s'irrite qu'après avoir longtemps patienté. — Enfin c'est l'Éternel lui-même qui intervient, s'adressant directement au peuple pour protester que « ses paroles sont favorables à celui qui marche avec droiture. » Si tel est le sens du passage, il est difficile de trouver quelque chose de plus vivant et de plus mouvementé. Malheureusement, ce que le style y gagne en mouvement, il le perd en clarté. D'ailleurs on peut prendre au hasard dans Michée un

passage quelconque et affirmer d'avance qu'il ne manquera ni de force ni de vie.

Au risque de nous faire reprocher nos citations trop nombreuses, nous voulons en faire encore une pour montrer toute la force du style de Michée; le citer, c'est selon nous le meilleur moyen de le faire comprendre. Voici ce qu'il dit en parlant des nations qui se rassemblent contre Sion pour l'attaquer (IV, v. 12 et suiv.) :

Mais elles ne connaissent pas les pensées de l'Éternel,
Elles ne comprennent pas ses desseins,
Elles ignorent qu'il les a rassemblées comme des gerbes dans l'aire.
Fille de Sion, lève-toi et foule !
Je te ferai une corne de fer et des ongles d'airain,
Et tu broieras les peuples nombreux ;
Tu consacreras leurs biens à l'Éternel,
Leurs richesses au Seigneur de toute la terre.

Le moyen de dire mieux et d'une façon plus nette que, si l'Éternel prend des nations étrangères pour châtier Juda, c'est pourtant cette dernière qu'il préfère et qui aura le dernier mot ! Le patriotisme de Michée lui inspire ici une métaphore aussi juste qu'originale et d'une clarté parfaite. Juda, c'est une génisse ardente qui foulera aux pieds les nations étrangères comme on foule des gerbes sur l'aire ; ses ongles, afin de bien les écraser, seront d'airain. Bien mieux, pour en venir à bout, elle usera aussi de ses cornes qui seront de fer.

Imagination, sensibilité, énergie, Michée avait tout cela ; son style en est tellement empreint qu'il serait difficile de citer un morceau qui ne révélât pas une de ces qualités. Nous pouvons ajouter sans nous y arrêter qu'il était patriote ; la citation que nous venons de faire en est une preuve. D'ailleurs tous les prophètes le sont. Ce sont là autant de qualités toutes favorables au style figuré et qui l'accompagnent presque nécessairement. Nous l'avons déjà dit, et on a pu s'en assurer par les citations que nous venons de faire. Michée tient à sa disposition les figures les plus variées. Nous avons vu qu'il connaît l'hypotypose par l'exposition brillante et sublime de la descente de Jéhovah sur la terre. L'apostrophe à ceux qui lui reprochent ses prophéties de malheur et celle qu'il adresse aux grands d'Israël nous montrent avec quel avantage il use de cette figure. Ses comparaisons sont souvent fort justes, témoin celle où il compare le

fracas des vallées qui s'écrasent et s'entr'ouvrent à l'eau qui se précipite des rochers, celle où il s'assimile la calvitie de ceux qui ont coupé leur chevelure en signe de deuil à la calvitie de l'aigle, celle où il fait de Sion dévastée un champ labouré. Il sait tout l'effet qu'on peut tirer de la répétition et l'emploie pour décrire l'état futur du royaume théocratique (voir ch. V, vers. 9-14). Il a aussi à son service l'accumulation ; nous en avons un exemple dans la longue énumération des localités de Juda qui auront à souffrir des ravages de l'ennemi qui s'avance. Ce morceau nous permet de relever une des particularités du style de Michée ; il use, jusqu'à en abuser, des jeux de mots. C'est ainsi qu'il en fait un sur chacune des villes qu'il énumère dans ce morceau, c'est-à-dire environ une douzaine dans l'espace de six versets. Ses jeux de mots consistent, soit dans l'assonnance de deux mots, qu'ils aient ou non la même signification étymologique, et alors ce sont de vraies paronomases ; soit dans la signification, que cette signification soit identique dans les deux mots ou qu'elle soit directement opposée de manière à former simplement des antithèses. La première partie du verset 10 du chap. I, nous offre un exemple du premier cas : **בְּנֵי אֶל־תְּגִירֵי כָּבוֹ אֶל־תִּכְבּוּ**. Les jeux de mots consistent ici dans l'assonnance relative qu'il y a entre **בְּנֵי** et **תְּגִירֵי** entre **כָּבוֹ** et **תִּכְבּוּ**. Entre **בְּנֵי** et **תְּגִירֵי**, il n'y a pas le moindre rapport étymologique ; au contraire **כָּבוֹ** et **תִּכְבּוּ** dérivent de la même racine **כָּבָא** qui signifie pleurer. — De même le verset onzième nous offre un exemple du deuxième cas. Il faut avouer que la beauté de ces jeux de mots nous échappe ; ils seraient plutôt propres à exciter le fou rire, qu'à autre chose ; mais le génie des langues varie, et il est à croire que Michée ne se serait pas donné tant de peine si de son temps on n'eût pas estimé cette figure. « Cette figure, dont on fait fort peu de cas dans nos idiomes, est d'une grande beauté dans les langues anciennes, surtout dans celles de l'Orient. » L'abbé Glaire¹ force peut-être un peu la note, mais il est certain que ces jeux de mots devaient être goûtés.

¹ Introduction aux *Livres historiques et critiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*, p. 446.

Nous devons enfin attirer l'attention sur les dialogues de Michée, dont nous avons eu incidemment l'occasion de voir déjà la vivacité et l'animation quand nous avons fait remarquer la force de son style. Dans le dialogue, Michée excelle. Celui entre l'Éternel et son peuple (chap. VI, v. 2) est la plus haute perfection du genre, et si nous avons attendu jusqu'à maintenant pour le citer, c'est qu'il doit nous montrer le style de notre prophète touchant au sublime :

Écoutez, montagnes, le procès de l'Éternel,
Et vous, solides fondements de la terre !

Car l'Éternel a un procès avec son peuple,
Il veut plaider avec Israël. —

Mon peuple, que t'ai-je fait ?
En quoi t'ai-je fatigué ?

Réponds-moi !

Car je t'ai fait monter du pays d'Égypte,
Je t'ai délivré de la maison de servitude

Et j'ai envoyé devant toi Moïse, Aaron et Marie.

Mon peuple, rappelle-toi ce que projetait Balak, roi de Moab,
Et ce que lui répondit Balaam, fils de Béor.

De Sittin à Gnulgai,

Afin que tu reconnaisse les bienfaits de l'Éternel.

Michée connaît à fond la note pathétique et tendre, et cette note il la donne dans un morceau sublime. Quoi de plus beau que cette contenance de l'Éternel, ce maître des nations qui s'adresse à son peuple d'une voix suppliante et presque timide-ment lui rappelle toutes ses belles actions à son égard. Rien de bas, de terre à terre dans ce dialogue, les expressions y sont relevées et le style plein de noblesse. Pour nous, c'est un morceau sublime. La réponse du peuple (vers. 6 et 7) et surtout les conseils de Michée (vers. 8) n'en sont pas moins dignes d'admiration. Avec une telle richesse de figures le style de Michée doit être nécessairement mouvementé et assez dramatique pour captiver l'attention la plus rebelle. Ajoutons qu'appartenant à cette période du VIII^m siècle où la littérature hébraïque était à son apogée, vivant à côté d'un Ésaïe, Michée a un style pur et ne connaît pas l'emploi de mots étrangers à sa langue. « La langue qu'il parle est pure, exempte de chaldaïsme et de mots exotiques ¹. »

¹ Glaire, loc. cit., p. 412.

Enfin il a une grande propriété dans les termes. C'est ainsi qu'il caractérise d'un mot les richesses mal acquises de Samarie : **אֶרֶנָּן זָנָה**. Il y a beaucoup à admirer dans le style de Michée qui tient dignement sa place à côté du grand maître Ésaïe.

Toutefois, après nous être efforcé de faire ressortir ses beautés littéraires, nous ne voulons pas passer sous silence les légers défauts que peut avoir le style de notre prophète ; car, comme chez tous les écrivains, même les meilleurs et les plus soignés, on trouve à reprendre chez Michée. Il manque parfois de clarté et demande souvent pour être compris une attention soutenue qui empêche le lecteur de goûter tout le plaisir d'une lecture facile. Il faut le lire plusieurs fois pour jouir réellement en le lisant. Ce manque de clarté résulte quelquefois des allusions historiques ou géographiques qu'il peut faire ; et alors nous ne pouvons pas dire qu'il y ait de sa faute, puisque toute la difficulté provient de l'ignorance où nous sommes de l'histoire et de la géographie de son temps. Mais ce qui contribue à le rendre relativement obscur, c'est son trop de vivacité et d'imagination. Il passe brusquement d'un ton à l'autre, change de personne subitement et nous offre des passages manquant de toute suite apparente. Le premier dialogue que nous avons eu l'occasion de citer en est un éclatant exemple. Toutefois tout le monde est d'accord pour reconnaître que Michée est fort éloigné d'être aussi obscur que le prophète Osée. Disons enfin que les comparaisons de Michée, si elles sont toujours expressives et dramatiques, manquent quelquefois de goût et ne nous satisfont pas toujours absolument. Il est certain qu'aujourd'hui on ne comparerait pas les exilés impuissants à faire tout le chemin du retour aux agneaux « boîteux » d'un troupeau ; on s'étonne aussi de voir le prophète assimiler ses propres cris de douleur aux « cris du chacal » ou aux « gémissements de l'autruche. » De même, malgré tout ce qu'a d'expressif cette comparaison, nous ne dirions plus qu'on dépouille, pille, maltraite le peuple « comme ce qu'on cuit dans un pot. » Heureusement que toutes les comparaisons de Michée ne sont pas dans ce goût-là ; nous avons eu l'occasion d'en voir de fort belles. D'ailleurs ces mêmes comparaisons qui nous semblent aujourd'hui d'un goût médiocre, ont pourtant une vigueur si expressive que nous sommes tout prêt à les pardonner à Michée, surtout si nous songeons que de son temps tout cela était parfaitement toléré.

L'essentiel est que l'idée soit fidèlement rendue. Que ces quelques défauts ne nous fassent donc pas oublier toutes les qualités supérieures de poète et d'orateur que nous avons trouvées chez notre prophète. Il occupe un rang fort distingué dans la littérature hébraïque et nous regrettons que M. Reuss n'ait, sous ce rapport, peut-être pas assez apprécié son mérite.

ART. 2.

Le fond.

Michée, contrairement à son contemporain Ésaïe, à d'autres prophètes, comme Osée, Jérémie, Ézéchiel, n'accorde aucune place dans son livre à des considérations sur l'alliance de Juda avec les nations étrangères. Il ne blâme pas plus cette alliance qu'il ne l'aurait fait s'il n'en eût jamais eu connaissance ; et pourtant il avait vu Achaz demander au roi d'Assyrie Tiglat-Pilézer un secours contre les rois d'Israël et de Syrie qui menaçaient de l'écraser. Comment expliquer ce silence ? A la rigueur nous pourrions nous contenter de dire que Michée ne voyait probablement aucun mal dans ces alliances si blâmées par d'autres prophètes ; et en cela on ne pourrait pas nous contredire. Mais il doit y avoir mieux. Michée était homme à mettre l'accent sur le plus pressé, à combattre les dangers les plus imminents, sans s'inquiéter des fautes commises quand elles ne tendaient pas à se renouveler. A l'époque où il rédigea son livre, au commencement du règne d'Ézéchias, peu avant la ruine de Samarie, le danger n'était pas du côté de l'alliance avec l'étranger, mais surtout dans le cœur même du peuple, dans l'immoralité et l'irrégion, voilà pourquoi nous n'avons pas de blâme sur l'alliance avec les nations étrangères. Rien d'impossible à ce que Michée ait blâmé cette alliance précédemment devant le peuple, dans des discours oraux qu'il aurait négligé d'insérer dans sa rédaction finale.

Le livre de notre prophète a un caractère essentiellement moral, religieux et prophétique. A part ce qui a trait à la morale, à la religion et aux prophéties, on ne trouve rien dans les sept chapitres du livre qui ait quelque importance. Aussi bien avons-nous cru pouvoir ranger autour de ces trois mots-là le contenu tout entier de ce livre.

§ 1. Morale.

Les censures de Michée, censures audacieuses, s'adressant indistinctement à toutes les classes, influentes ou non, nous permettent de nous demander quel était l'état moral de Juda que le prophète avait à réformer. Si nous l'en croyons, la société était profondément corrompue, tellement abreuvée d'iniquité et d'injustice que le plus droit était pire qu'un buisson d'épines et retenait toujours quelque parcelle des biens d'autrui, comme le buisson retient la laine de l'agneau qui vient le frôler en passant.

S'agit-il des hautes classes, des chefs de Jacob, et des princes de la maison d'Israël ? Ils exercent des violences, maltraitent le peuple à qui mieux micux et n'ont pas de repos qu'ils ne lui aient « brisé les os. » Comment s'exerçaient ces violences ? Il nous est assez difficile de nous l'expliquer. Toutefois nous devons croire qu'attachés à la maison royale les grands dont nous parle Michée avaient leur part sur les impôts perçus, ou bien qu'ils étaient chargés eux-mêmes, de façon ou d'autre, de les percevoir. De toutes manières ils pouvaient être accusés par Michée qui ne voyait pas de très bon œil les privilégiés vivre dans le luxe et s'enrichir aux dépens du bas peuple. La cour de Salomon, sans vouloir la comparer à celle d'Ézéchias sans doute moins luxueuse, peut nous donner une idée des dépenses de ces cours d'Orient, et des impôts effrayants nécessaires pour y subvenir. Dans les Rois (1 Rois IV) il nous est raconté comment les intendants de Salomon pourvoyaient aux besoins énormes de la cour, et nous ne pouvons nous empêcher de croire à quelque exagération de la part du livre des Rois quand il dit que « chaque jour Salomon consommait en vivres trente cors de fleur de farine et soixante cors de farine, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage et cent brebis, outre les cerfs, les gazelles, les daims et les volailles engraisées. » Mais il n'en est pas moins vrai que les richesses énormes de Salomon, les dépenses de toutes sortes, pour nourrir le personnel de sa cour, pour construire le temple, pour bâtir son palais, tout cela nous donne une idée des impôts exorbitants dont pouvait être accablé le peuple de Juda. Il est certain, nous le répétons, que le luxe d'Ézéchias n'était en rien comparable à celui de Salomon et que sous ce rapport des progrès devaient s'être faits ; mais il ne nous est pas défendu de croire qu'Ézéchias ait eu aussi un

personnel à nourrir et nulle part il nous est dit que ce roi ait diminué les impôts. Puis, ne l'oublions pas, nous sommes encore tout au commencement de son règne et le souvenir des règnes précédents est encore bien présent à l'esprit de Michée. Est-ce à dire que le prophète censure les grands seulement à cause des impôts trop lourds qu'ils font peser sur le peuple ? Les expressions dont il se sert ne nous permettent pas de le croire. Il ne fait pas purement allusion à des extorsions légales, s'il est permis de dire ainsi, mais il veut sûrement parler aussi de violences proprement dites, étrangères à toute loi. S'ils « bâtissent Sion avec le sang et Jérusalem avec l'iniquité » c'est qu'ils acquièrent de l'argent d'une façon tout à fait illicite et se servent de tous les moyens pour l'acquérir. Ici encore nous pouvons avoir une idée de ce qui se passait en songeant au champ de Naboth ravi par le roi d'Israël Achab, environ deux siècles avant. Il est certain que la maison royale de Juda était moins corrompue que celle d'Israël, qu'il y avait loin d'un Ézéchias à un Achab, que Jésabel n'était plus là et qu'enfin depuis deux siècles des progrès immenses s'étaient faits. Au surplus, ce n'est pas le roi que Michée accuse, mais seulement les chefs de sa cour, qui ne se seraient jamais permis de convoiter un champ et de se le procurer par un crime en sentant au-dessus d'eux une autorité supérieure. Mais si des faits entièrement semblables à celui qui nous est raconté sur Achab et Naboth ne se reproduisaient plus, si on ne tuait plus pour s'emparer d'une vigne, on pouvait fort bien user d'autres moyens non moins illicites et profiter de son influence pour ravir au peuple ses possessions. Toujours est-il que Michée ne ménage pas les grands et défend, en vrai tribun, le peuple qu'ils oppriment.

Ceux-là mêmes qui occupent les charges les plus dignes, les préposés à la justice, dont le devoir serait de réprimer l'iniquité, ne jugent que pour des présents, ne se faisant pas faute de réclamer un salaire. Il nous est difficile de nous faire une idée bien juste, adéquate, de ce qu'était alors la justice en Juda, car nous n'osons pas la comparer à notre administration judiciaire d'aujourd'hui. L'engrenage devait être moins complet, moins compliqué, plus simple et plus expéditif. Les Chroniques (II Chron. XIX, v. 4 et 11) nous parlent de l'administration judiciaire de Josaphat ; il est probable que depuis deux siècles elle ne devait pas avoir subi de bien grandes modifications et le récit des Chroniques nous permet de nous représenter en gros quel était

le mécanisme judiciaire du temps de Michée. Selon la « Bible des familles » ¹ cette juridiction n'aurait pas changé du tout et deux siècles et demi après Josaphat, aurait encore existé telle quelle. S'il en est ainsi, il nous est permis d'affirmer qu'il y avait un juge dans chacune des villes fortes de Juda et à Jérusalem une cour suprême présidée par le grand-prêtre et par « le chef de la maison de Juda ». Les juges devraient être fort scrupuleux et ne porter que des jugements dignes d'être approuvés par l'Éternel toujours présent aux délibérations. « Veillez sur vos actes, leur dit Josaphat, car il n'y a chez l'Éternel notre Dieu ni iniquité, ni égard pour l'apparence des personnes, ni acceptation de présents. » On comprend alors l'indignation de Michée quand il voit les Juges de son temps accepter des présents, réclamer des salaires et fouler aux pieds les principes mêmes qui avaient présidé à l'établissement de l'institution.

Le prince a des exigences,
 Le juge réclame un salaire,
 Le grand manifeste son avidité. (VII, v. 3.)
 Et ils font ainsi cause commune.

Voilà bien résumés les jugements que porte le prophète sur la classe élevée de son peuple.

Les censures de Michée visent avant tout la haute classe de la société en Juda ; mais il n'en faudrait pas conclure à la perfection morale du bas peuple. Celui-ci, s'il n'est pas visé en première ligne, n'échappe pas entièrement à la verge du prophète ; il est des passages, des répréhensions qui ne s'expliquent qu'en les appliquant à tout le peuple, aux basses classes comme aux classes élevées. Quand Michée dit :

Vous enlevez le manteau de dessus les vêtements
 De ceux qui passent avec sécurité
 En revenant de la guerre. (Ch. II, v. 8.)

il doit très probablement faire allusion à des brigandages sur les grandes routes ² qu'il serait impossible d'attribuer exclusivement à la classe dirigeante. Il semble au contraire plus natu-

¹ *Bible des familles*, vol. III. p. 305.

² Reuss, loc. cit., p. 330.

rel d'en accuser la classe pauvre. De même ceux qui usent de faux poids et de fausses mesures ne doivent pas être de la maison royale. Enfin le commencement du chapitre VII montre d'une façon assez transparente que toute la société était atteinte :

L'homme de bien a disparu du pays,
Et il n'y a plus de justes parmi les hommes ;
Ils sont tous en embuscade pour verser le sang,
Chacun tend un piège à son frère.

S'il n'y a plus d'homme de bien dans le pays, plus de justes parmi les hommes de Juda, c'est que dans ses censures Michée vise aussi bien le peuple que les chefs et les princes de la maison royale. Et nous arrivons à l'affirmation qui nous a servi de point de départ, que toute les classes de la société étaient profondément atteintes d'immoralité.

N'oublions pas cependant que Michée était prédicateur et qu'en cette qualité il pouvait noircir les couleurs. Beaucoup de prédicateurs donnent dans leurs tableaux trop de place à l'ombre et pas assez à la lumière. Ce doit être le cas pour Michée ; à son époque il a dû y avoir en Juda moins d'accrocs à la morale qu'il n'y en a mis. Mais il reste toujours vrai que l'état moral n'était pas des plus purs ; c'est pourquoi la prédication de Michée tend, comme premier but, à l'améliorer.

Il n'oppose pas aux injustices de son peuple un système de morale bien déterminé, complet, examinant tour à tour la connaissance, l'action et la sanction morales. Toutefois nous pouvons nous demander quelle idée il se fait de ces trois choses, comme on se le demande d'un prédicateur. C'est là, croyons-nous, le meilleur moyen de classer et de dire en quelques mots nos observations sur la morale que Michée expose à son peuple.

Il est assez difficile au premier abord d'affirmer en s'appuyant sur les textes que, selon notre prophète, la connaissance morale nous vienne directement de Dieu qui la révèle à l'homme. Cependant on ne peut se méprendre sur ce point. S'il n'y a pas de textes positifs, l'ensemble du livre est assez clair pour nous montrer que Dieu lui-même nous fait distinguer ce qui est bien de ce qui est mal, nous fait connaître sa volonté. Michée se dit rempli de l'esprit de l'Éternel (III, v. 8.) Les faux prophètes eux-mêmes tiennent de Dieu leurs visions et leurs

oracles, puisqu'il arrivera un moment où ils leur seront refusés, parce qu'ils auront méprisé la volonté de l'Éternel. Alors Dieu ne se révélera plus à eux, ne répondra plus à leurs demandes et le jour s'obscurcira sur ces impies qui ont voulu faire prévaloir leurs propres désirs sur celui du saint d'Israël.

Un mode de la révélation de Dieu, c'est donc d'agir directement et par son esprit sur l'homme, et de lui insuffler en quelque sorte sa volonté qui est le bien. Mais il y a une révélation moins directe, c'est la loi. Dieu s'étant révélé précédemment à un grand homme, à Moïse, lui a dicté sa volonté ; la loi n'est autre chose que cette volonté mise par écrit ou encore dispersée dans la tradition, mais dans laquelle tous les hommes peuvent puiser. Un jour, dans des temps futurs et meilleurs, tous les peuples viendront apprendre à la connaître à Jérusalem.

Une fois le bien connu, la volonté de Dieu révélée, il ne nous reste qu'à l'accomplir. La genèse de l'action morale est pour Michée la même que celle de la connaissance morale : de même que Dieu nous fait connaître le bien, de même il doit nous suffire de savoir qu'il le veut, pour le faire. Voilà pourquoi les violences des grands, les injustices de toutes sortes, les faux poids et les fausses mesures, l'acception des personnes chez les juges, tout cela est blâmable comme contraire à la volonté suprême. Dieu veut la pratique de la justice, l'amour de la miséricorde et l'humilité. Michée ne se demande point s'il est des cas où l'action morale se présente avec ses difficultés, il ignore l'hésitation qui peut survenir en présence de deux actions également morales. La volonté de Dieu se présente à lui nettement, clairement, fortement, et cette volonté il nous faut lui obéir. Se conduire différemment c'est s'attirer avec la haine de Dieu les châtimens dont il dispose.

Nous arrivons ainsi à la sanction morale. Dieu récompense le bien et punit le mal, en sorte que le peuple de Juda pourra reconnaître la valeur de ses œuvres au degré de bonheur dont il jouira. Michée ne craint pas de s'appuyer sur un mobile de pur intérêt. Si Samarie doit être ruinée, c'est à cause des péchés de la maison d'Israël, c'est que Samarie elle-même « est le crime de Jacob. » Si l'Éternel médite contre la race de Juda un malheur et des temps mauvais, c'est que ses habitants « forgent le mal sur leur couche et l'exécutent au point du jour. » Tous les malheurs qui menacent Juda sont le résultat de ses fautes. Heureusement que l'Éternel fera un Reste qui échappera aux

calamités. Faisant le bien, le reste sera plus pur et le bonheur qui en Juda finira par s'établir viendra l'en récompenser.

C'est là une morale qu'on pourrait taxer d'utilitaire et qui l'est en effet. Toutefois il ne faudrait pas oublier que l'Éternel se complaît dans le bien ; l'homme qui l'accomplit ne réalise pas seulement son propre bonheur, mais prépare aussi le règne de Dieu sur la terre et sur tous les peuples, en agissant conformément à sa volonté divine. De cette façon l'homme ne pratique pas seulement le bien pour son égoïste bonheur mais pour le bien lui-même, pour Dieu, dont il est d'autant plus aimé qu'il est plus moral. Faire le bien, c'est pour ainsi dire faire plaisir à Dieu lui-même, préparer son bonheur. Voilà pourquoi la morale de Michée est moins utilitaire au fond qu'elle le paraît au premier abord. Ne nous dissimulons cependant pas qu'il fait appel avant tout au motif purement intéressé du bonheur futur ; il est sûr d'arriver ainsi plus vite à réformer l'état moral, si corrompu, du royaume de Juda.

§ 2. Religion.

Michée ne nous laisse pas voir en Juda un état religieux supérieur à l'état moral. Pour l'améliorer, le prophète de Jéhovah, ici encore, ne ménagera personne, distribuant ses censures à qui de droit, à Samarie et à Jérusalem, au peuple et à ses directeurs. Son but est de faire triompher son Dieu sur toutes les autres idolâtries, sur tous les autres dieux.

Il avait à lutter contre les prêtres eux-mêmes indignes du Dieu qu'ils servaient. « Les prêtres enseignent pour un salaire, » dit-il, en ayant l'air de trouver les prêtres qui réclament des salaires tout aussi coupables que les juges qui acceptent des présents. Si l'enseignement des prêtres était devenu pour eux un moyen de satisfaire leur avarice, que deviendrait la religion qu'ils avaient mission de conserver pure et vivante ? D'ailleurs les prêtres n'étaient pas seuls à user des privilèges qu'accorde la religion, pour assouvir leur égoïsme. Des hommes se donnaient le nom de prophètes, parlaient au nom de Jéhovah, qui exploitaient le peuple en accommodant leurs prophéties à ses désirs, pourvu que « leurs dents eussent quelque chose à mordre. » C'étaient fort probablement des hommes sans morale et sans conscience, des flatteurs qui s'aplatissaient jusqu'à terre et vivaient de leurs flatteries, qu'ils fussent placés à la cour ou répandus parmi le peuple. Les rois et les peuples préférant

leurs flatteurs à leurs censeurs, ceux de Juda devaient être mieux disposés à l'égard de ces prophètes faits sur commande, qu'à l'égard des Michée et des Ésaïe, dont la conscience droite et ferme ne fléchissait pas à tous les vents. Jérémie exprime cette pensée (XXIII) en disant : « Ils disent les visions de leur cœur, non ce qui vient de l'Éternel. »

Nous avons un exemple frappant de la vénalité de ces hommes dans le deuxième livre des chroniques (XVIII). Achab et Josaphat, alors alliés, se proposent de faire une expédition contre les Syriens, et pour en connaître l'issue ou l'opportunité le roi d'Israël assemble quatre cents prophètes et les interroge. A peine leur a-t-il demandé s'il doit aller attaquer Ramoth en Galaad, qu'ils se hâtent de répondre d'une même voix : « Monte et Dieu la livrera entre les mains du roi. » C'était la réponse favorable qu'attendaient les deux princes, déjà bien décidés à poursuivre leur dessein. Josaphat a des doutes cependant sur la véracité d'une telle réponse et témoigne à son royal allié le désir d'interroger un autre prophète moins suspect, s'il en est un. Il y en a bien un, dit Achab, « mais je le hais, car il ne me prophétise rien de bon, il ne prophétise jamais que du mal. » On consulta cependant Michée, fils de Jimla. « L'Éternel est vivant ! j'annoncerai ce que dira mon Dieu » fut le cri de Michée. La réponse ne fut pas favorable à l'expédition, et, pour le punir de son audace, Achab le fit emprisonner, tandis qu'il allait, lui, au-devant d'une défaite et d'une mort certaines. On voit quels étaient ces faux prophètes ; ils connaissaient les sentiments des princes à l'avance, assez pour faire tourner dans ce sens leurs prophéties. On comprend l'indignation d'un Michée ou d'un Jérémie quand ils voyaient leurs efforts en vue d'améliorer l'état religieux du peuple mis à néant par de tels hommes. Dénaturer la religion en ne mettant jamais dans la bouche de Jéhovah que des paroles pouvant servir leur égoïsme, semble avoir été leur moyen d'action le plus naturel, comme celui des confesseurs de cour a souvent été de pardonner ou de permettre les fautes les plus sordides pour se faire bien venir du monarque.

Les faux prophètes ne doivent pas être confondus avec les magiciens ou les enchanteurs qui, de leur côté, étaient consultés par ce peuple de Juda, si constamment tourné vers l'avenir qu'il usait de tous les moyens pour en jouir d'avance et essayer de le pénétrer. Les faux prophètes parlaient au nom de Jéhovah, les magiciens parlaient au nom d'esprits divinatoires avec les-

quels ils prétendaient communiquer, et le peuple crédule se laissait prendre à leurs supercheries.

J'exterminerai de ta main les enchantements

Et tu n'auras plus de magiciens,

dit Michée en décrivant l'état du règne messianique. Ces paroles ne nous permettent pas de douter qu'il n'eût devant les yeux quelques-uns de ces enchanteurs. « On croyait que certaines personnes des deux sexes avaient le pouvoir d'exercer une influence sur le beau ou sur le mauvais temps, par exemple, sur les moissons, sur la santé, même sur la vie des hommes et des animaux, en employant des formules particulières ou d'autres recettes mystérieuses; on croyait, en un mot, qu'elles pouvaient faire des choses dépassant la puissance des autres hommes et au-dessus de la portée des moyens naturels ¹. » Michée ne veut pas de ces magiciens et les combat, continuant en cela l'œuvre de Samuel qui déjà leur avait fait la guerre.

Pour arracher aux magiciens et aux faux prophètes le peuple avide de prédictions favorables, le zèle des prêtres n'aurait pu être trop grand. Malheureusement, nous l'avons vu, la classe sacerdotale songeait avant tout à ses coffres-forts qu'elle remplissait en exigeant des salaires injustes et arbitraires. Aussi le peuple juif, non seulement se laisse conduire par de faux prophètes ou des magiciens, mais s'adonne à l'idolâtrie des nations voisines ou revient au culte polythéiste des premiers habitants de la Palestine. Samarie a des images taillées, des idoles; elle acquiert des salaires impurs en se prostituant, comme le dit énergiquement le prophète. Elle, l'épouse de Jéhovah, s'éprend des dieux étrangers, leur rend un culte et se prostitue à eux. « Les objets sacrés de ce culte, les images, et tout ce qu'on mettait dans leurs temples, y compris l'argent qu'on y amassait, les vases précieux, etc.; tout cela est comparé à un salaire payé à titre honteux. C'est à ce titre que la ville de Samarie l'a reçu; pareille à une courtisane, elle s'est ornée et enrichie par ce moyen ². » Sans doute la religion de Juda était supérieure à celle d'Israël, et n'avait jamais permis à l'élément polythéiste ou idolâtre de l'emporter longtemps sur l'élément

¹ *Bible des familles*, vol. II, p. 52.

² Reuss, loc. cit., p. 326.

jahviste; mais on surfait souvent cette supériorité. Les rois de Juda s'allièrent avec la maison d'Omri, ce qui prouve que la différence entre la religion des deux royaumes n'était pas aussi grande qu'on l'entend dire parfois, et qu'on le voit souvent écrit. De même, si la religion de Juda avait été bien au-dessus de celle d'Israël, bien jahviste, la réaction d'Athalie ne pourrait guère s'expliquer; il fallait bien qu'elle eût certaines attaches avec le baalisme pour que celui-ci pût, même un seul moment, dominer en Juda. Enfin Michée est explicite sur ce point quand il dit :

On observe les coutumes d'Omri

Et toute la manière d'agir de la maison d'Achab,
Et vous marchez d'après leurs conseils.

Voyons-y, si vous voulez, une petite exagération; il n'en sera pas moins vrai qu'il accuse son peuple de suivre les traces d'Omri et d'Achab, c'est-à-dire de deux rois d'Israël dont l'idolâtrie n'est pas suspecte. Le livre des rois (1 Rois XVI) nous représente Omri comme suivant la voie de Jéroboam qui avait favorisé le culte des taureaux. Quant à Achab, « il éleva un autel à Baal, et il fit une idole d'Astarté » (1 Rois XVI). En Juda, Michée avait donc à lutter contre l'idolâtrie, s'il voulait hâter le moment où l'Éternel devait exterminer du milieu de Jérusalem ses « idoles d'Astarté. » En attendant, Baal et Astarté, ces deux divinités phéniciennes, faisaient très probablement l'objet du culte de beaucoup de judéens, et la Réforme d'Ézéchias d'abord, de Josias plus tard, trouvèrent encore à détruire des Aschéras, troncs d'arbres, dépouillés de leurs branches qui représentaient probablement Astarté et qui, dans tous les cas, étaient en rapport avec des pratiques licencieuses. Ces deux rois trouvèrent le moyen de faire disparaître des hauts-lieux contenant, à ce qu'on voit, des massébas ou pierres dressées, et peut-être aussi des images du soleil. Michée avait à faire prévaloir la religion de son Dieu en luttant contre toutes ces invasions étrangères, contre les dieux qu'Ésaïe et Jérémie appellent des dieux de néant.

Michée ne dit presque rien des dieux étrangers, il ne se prononce pas sur leur nature, en sorte qu'il est difficile de savoir s'il les regarde comme existant réellement ou s'il leur refuse toute existence. Il appelle (V, v. 12) les idoles et les statues

l'ouvrage de mains humaines, mais cela ne prouve pas en faveur de la non-existence des dieux qu'elles représentent, pas plus que dans les églises catholiques les tableaux représentant l'ange Gabriel, parce qu'ils sont faits de main d'homme, ne nous prouvent que cet ange ne soit que pure imagination. Un seul passage dans le livre du prophète serait de nature à nous dévoiler un coin de sa pensée; c'est celui-ci :

Tandis que tous les peuples marchent, chacun au nom de son dieu,
 Nous marchons, nous, au nom de l'Éternel notre dieu,
 A toujours et à perpétuité. (IV, v. 5.)

Encore faut-il faire remarquer que ce passage n'est pas des plus clairs; il est susceptible de diverses interprétations¹. Toutefois le sens qui nous paraît le plus probable montre que pour Michée les dieux étrangers étaient passagers, destinés à finir un jour, quand l'Éternel son Dieu, aura définitivement triomphé. Si maintenant tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu, un moment viendra où ils ne le pourront plus, tandis que ceux qui se confient en l'Éternel n'ont rien à craindre de pareil; leur Dieu demeure à toujours et à perpétuité. Il y a opposition entre le caractère transitoire des dieux des nations étrangères et le caractère d'immutabilité du Dieu d'Israël. Est-ce à dire que les nations étrangères adorent des dieux de néant ou bien des dieux seulement inférieurs à Jéhovah et qui perdront tout leur prestige dès que ce dernier sera connu des peuples? Le texte de Michée ne nous permet pas de nous prononcer.

Toute obscurité disparaît dès qu'il s'agit de Jéhovah. Michée est ici plus explicite et nous rend facile la tâche de déterminer quelle idée il se fait de son Dieu qu'il place au-dessus de tous les autres en le leur opposant. Il accuse fortement la personnalité de Jéhovah, tellement qu'il en fait presque une espèce de grand homme céleste, comme s'il ne pouvait pas concevoir un Dieu personnel autrement que localisé. Il est « dans le palais de sa sainteté, » il en sort, il descend, il marche sur les hauteurs, pesamment, de façon à écraser sous lui les montagnes qui ne peuvent résister. De même, il peut être localisé à Sion où des nations viendront apprendre à le connaître; « car de Sion sor-

¹ Thomas, *Prophète Michée*, p. 37.

tira la loi et de Jérusalem la parole de l'Éternel. » N'oublions pas cependant que Michée ne fait pas de la spéculation, qu'il se laisse aller à son imagination, ce qui ne nous permet pas de trop presser ses expressions. S'il localise ainsi Jéhovah, s'il le fait se transporter d'un lieu à un autre, c'est simplement une façon d'affirmer sa personnalité qu'il ne pouvait concevoir autrement. En conclure que son Dieu n'était pas esprit serait tomber dans une dangereuse exagération. Enfin un Dieu qui parle, qui médite, qui prend des résolutions est un Dieu personnel. — La volonté de Jéhovah est si accentuée qu'elle ne peut être limitée, arrêtée; il agit dans le monde en souverain tout-puissant. Son esprit communique à Michée la force. « Je suis rempli de force, dit-il, de l'esprit de l'Éternel. » Le Messie gouvernera avec la force de l'Éternel. Jéhovah dispose des nations comme de ses jouets les plus naturels; il châtie Samarie; il châtiara Juda et le sauvera; il rassemble les nations étrangères comme des gerbes dans l'aire pour les faire broyer selon sa volonté. Enfin il est capable d'exterminer du milieu de Juda ses chevaux, ses chars, ses villes, ses forteresses, ses enchantements, ses idoles, ses statues; sa puissance est infinie. La puissante volonté de Jéhovah, selon laquelle il gouverne le monde, ne fait qu'accuser sa personnalité.

Personnel, le Dieu de Michée est aussi moral; c'est même là ce qui le caractérise le mieux, son attribut le plus marqué. Il prend plaisir au bien, le réclame de ceux qui le servent et déteste le mal qu'il punit toujours. « Malheur à ceux qui méditent l'iniquité et qui forgent le mal sur leur couche! » L'Éternel médite contre eux un malheur auquel ils n'échapperont pas. Ceux qui usent de fausses balances, de faux poids, dont la langue n'est que tromperie, il les frappera violemment à cause de leurs péchés. Que ceux qui haïssent le bien et aiment le mal ne s'avisent pas plus tard de recourir à Jéhovah! Il leur cachera sa face en les dédaignant. Quelle amère ironie que de voir des juges, des prêtres et des prophètes corrompus jusqu'au fond de l'âme s'appuyer sur l'Éternel et se flatter de l'avoir avec eux! « A cause de vous, leur dit Michée, Sion sera labourée comme un champ..... » Est-il possible de montrer plus d'indignation, plus de violence contre le mal, plus d'ardeur à vouloir le punir? Il n'est presque pas de strophe dans Michée qui ne dénote chez son Dieu un caractère de haute moralité.

Les hommes, dans leurs jugements imparfaits, peuvent infliger

des châtimens à des innocens accusés, accorder des récompenses à des coupables, être injustes volontairement ou par ignorance. Rien de pareil chez Jéhovah ; c'est un Dieu juste, si juste qu'on pourrait juger de la culpabilité des hommes ou des nations aux châtimens qu'ils essuient, et de leur moralité ou de leur piété à la prospérité dont ils jouissent. Si Samarie est menacée, pas de doute qu'elle n'ait péché ; si Juda doit être châtié, pas de doute qu'il n'ait suivi les voies de la maison d'Omri ; si Jéhovah rassemble comme des gerbes dans l'aire les nations étrangères, pas de doute que par leur impiété et leur idolâtrie elles n'aient mérité des châtimens. Où le sentiment de justice qui anime Jéhovah est clairement apparent, c'est dans le procès qu'il a avec son peuple. Comme l'homme de bien s'explique difficilement les atrocités du méchant, Jéhovah dont la justice est parfaite ne peut comprendre un peuple qui répond à tous les bienfaits de son Dieu par la rébellion et l'impureté ; « mon peuple, que t'ai-je fait ? » lui dit-il, assuré qu'il n'a rien mérité de pareil, mais trop juste pour comprendre que s'il avait mérité la rébellion, son peuple aurait plein droit en l'en payant.

Jéhovah ne punit pas par méchanceté, par plaisir, mais pour le bien de ses fidèles ; sa Justice ne va pas sans la Bonté qui la complète et la parfait. Quand il a châtié, il protège et soutient ; Juda le sait quand il dit (VII, v. 9) :

Je supporterai la colère de l'Éternel,

Puisque j'ai péché contre lui,

Jusqu'à ce qu'il défende ma cause et me fasse droit.

Dans le procès qu'il a avec son peuple, qui ne voit la bonté de Dieu éclater dans toute sa beauté ? Il s'abaisse jusqu'à rappeler à son peuple les bienfaits dont il l'a comblé, comme Auguste fait à Cinna, avec l'intention manifeste de les lui prolonger encore. Il ne manque à ce beau morceau que le nom de père donné à Dieu pour être digne de figurer en tête d'un des plus beaux chapitres de saint Jean.

Si Dieu punit, c'est pour protéger, pour sauver, car il est le rédempteur. C'est pour guérir d'un plus grand mal qu'en médecin habile, il en fait un plus petit ; c'est pour rendre Juda digne d'être comme une rosée bienfaisante, sur tous les autres peuples, qu'il opère en elle un triage et la condamne à l'exil ; elle le sait

et « met son espérance dans le Dieu de son salut » (VI, v. 8). Il réclame de ses serviteurs la miséricorde et l'humilité parce qu'il possède la miséricorde et l'humilité dans leur plénitude. « Il prend plaisir à la miséricorde ; il pardonne l'iniquité et oublie les péchés. »

Prêchant la confiance en un Dieu personnel, moral, juste et bon, Michée avait le droit de combattre l'immoralité et l'iniquité de Juda en son nom. Il avait le droit de faire cause commune avec Ésaïe dans la lutte contre le formalisme, la religion extérieure, les sacrifices de toutes sortes, pour y substituer la religion spirituelle, intérieure, la pratique de la justice, l'amour de la miséricorde et l'humilité avec Dieu. A lire ce prophète, on a peine à croire que le Christ se soit fait attendre près de huit siècles quand sa venue était si dignement préparée. Ou plutôt non ! on comprend ce retard, car la religion de Michée, tout incomplète qu'elle est relativement au christianisme, était bien digne de nourrir les esprits pendant des siècles et de les ennobler ; c'était un de ces provisoires qui deviendraient toujours définitifs s'ils ne se laissaient corrompre pour bien faire voir leurs côtés faibles. Cette religion, Christ ne l'a combattue que dans ses écarts, le pharisaïsme et le particularisme ; il ne l'a jamais combattue elle-même, il l'a restituée en la complétant.

§ 3. Prophéties.

Montrer ses torts à un peuple, son iniquité, son péché, en lui prêchant une morale plus pure et plus élevée, lui faire toucher du doigt ses égarements religieux, ses croyances superstitieuses en lui enseignant par la soumission absolue au Dieu saint et miséricordieux, une religion plus vraie et plus digne, est une œuvre dont personne ne voudrait contester la valeur ou l'efficacité. Mais le cœur de l'homme est ainsi fait que toute prédication morale ou religieuse n'aurait guère plus d'effet sur lui que l'eau n'en a sur le granit, si l'on ne lui faisait entrevoir dans le lointain un avenir brillant. Nous avons toujours besoin de soulever un coin du voile qui nous cache l'avenir. Le mirage du désert peut être une illusion ; il n'en est pas moins vrai qu'il ranime les forces du voyageur fatigué et le soutient dans sa marche quelques heures de plus, peut-être assez longtemps pour le faire arriver à destination. Michée avait compris tout cela et s'il prêche à son peuple morale et religion, il lui parle aussi d'ave-

nir. Il fait des prophéties. Non que tout ce qu'il promet soit bonheur et joie ; il est aussi et tout d'abord des malheurs et des dangers qui surviendront. Mais après les nuages gros d'orage qui s'amoncellent à l'horizon et déjà s'avancent, vient le ciel pur et serein d'une journée éternellement belle. Après la ruine de Samarie et de Jérusalem, après l'exil, le retour et la glorieuse restauration sous la conduite d'un chef puissant et fort de la force de l'Éternel.

Dans son premier chapitre Michée annonce la ruine de Samarie, cette ville qui est la source des péchés de Jacob. Ses pierres seront précipitées dans la vallée, ses fondements seront mis à nu et la capitale d'Éphraïm cessera d'être. C'est peu de temps après son énoncé que la prophétie s'est accomplie. Si, sous Achaz, Israël allié avec les Syriens, est encore capable d'attaquer Juda, Tiglat-Pilézer, roi d'Assyrie, appelé par Achaz, restreint déjà les limites du royaume des Dix-Tribus. (II, Rois XV, v. 29.) Plus tard, quand Hosée a succédé à Pékack sur le trône d'Israël, Salmanazar, roi d'Assyrie, monte contre le nouveau monarque, l'assujettit et le force à payer un tribut. Dans la suite encore, ayant découvert une tentative de conspiration chez Hosée qui veut demander appui à So, roi d'Égypte, le roi d'Assyrie s'empare de lui et assiège Samarie qui cède après une résistance de trois ans. Les Israélites sont emmenés captifs en Assyrie, entre autres villes, à Chalach sur le Chabor, fleuve de Gozan et dans les villes des Mèdes (II Rois XVII, v. 6). Quoi qu'en dise M. Reuss, le verset 9 du chapitre IV ne prouve nullement que la ruine de Samarie fût consommée lors de la prédiction. Jérusalem n'avait pas besoin de la chute de sa rivale pour avoir peur. Toutefois l'impression générale résultant de la lecture du livre de Michée montre que l'événement a dû suivre la prédiction d'assez près pour faire croire qu'il s'agit ici d'une simple prévision.

Ce n'est guère qu'incidemment que Michée s'occupe de Samarie ; la capitale de Juda lui tient autrement à cœur. A plusieurs reprises il mentionne Jérusalem, tantôt pour annoncer le malheur plus ou moins déterminé qui l'attend, tantôt pour prédire explicitement sa ruine. Des différents passages relatifs à cette ville (I, v. 8 ss ; III, v 12 ; IV, v. 10 ; IV, v. 14) il résulte clairement que la ruine de Jérusalem est imminente et qu'elle aura le même sort que Samarie, comme elle a pratiqué la même idolâtrie, l'idolâtrie de la maison d'Omri. Le prophète se

représente comme actuel le châtimeut contre Samarie et s'écrie en parlant de cette plaie douloureuse :

Elle s'étend jusqu'à Juda,
Elle pénètre jusqu'à la porte de mon peuple,
Jusqu'à Jérusalem.

Il sante aux yeux que ce n'est pas cent cinquante ans après la chute de Samarie que le malheur doit s'abattre sur Jérusalem, puisque c'est le malheur même de Samarie qui l'atteindra. Si dans ce passage la ruine de Jérusalem n'est pas explicitement mentionnée, nous n'avons pas longtemps à attendre. Le verset 12 du chapitre III est plus précis.

Sion sera labourée comme un champ,
Jérusalem deviendra un monceau de pierres,
Et la montagne du temple une sommité couverte de bois.

Voilà qui est clair. La destruction sera si complète que l'emplacement de Jérusalem ne sera plus qu'une immense forêt, une « sommité couverte de bois. » En vain soutiendrait-on que le prophète a ici en vue un châtimeut plus tardif que celui dont il est parlé au chapitre I. C'est bien le même dont il s'agit ; les Assyriens sont toujours chargés de cette destruction. D'abord, il serait difficile d'admettre qu'en présence d'un ennemi aussi menaçant et d'une attaque aussi imminente Michée ait songé à une invasion de beaucoup postérieure ; il a dû s'occuper en premier lieu du danger le plus rapproché. Enfin le chapitre IV (v. 10) ne laisse aucun doute à cet endroit.

Fille de Sion, souffre et gémis comme une femme qui accouche !
Car *maintenant* tu sortiras de la ville et tu habiteras dans les champs
Et tu iras jusqu'à Babylone.

« Le regard du prophète se tourne vers l'actualité. Aujourd'hui ce n'est pas le tableau d'un avenir brillant qui se déroule devant les yeux de la population, mais celui d'un danger imminent. ¹ » Le prophète a en vue une époque fort rapprochée ; mais il ne s'agit pourtant pas là, comme inclineraient à le croire M. Reuss, de la réalisation des prophéties du chapitre III. Jérusalem n'est pas encore attaquée. Nous avons donc affaire à la

¹ Reuss, loc. cit., p. 335.

même prophétie énoncée déjà au chapitre III et qui montre que dans l'esprit du prophète la ruine de Sion n'est pas éloignée. La suite du passage que nous venons de citer nous confirme dans notre opinion (IV, v. 14) :

Maintenant, fille de troupes, rassemble les troupes !

On nous assiège,

Avec la verge on frappe sur la joue du Juge d'Israël.

Si ce passage ne prouve pas que Jérusalem soit présentement attaquée, s'il a un caractère prophétique, il laisse voir clairement dans son ironie que, dans la pensée de Michée, la capitale de Juda ne tardera pas à succomber et ne subsistera pas cent cinquante ans.—Que conclure de ces observations ? Que la prophétie de Michée ne s'est pas réalisée comme il l'espérait, avec tous les caractères prévus, aussitôt qu'il le croyait. Nous sommes persuadé que Michée eût démenti l'audacieux qui lui aurait annoncé la retraite précipitée des Assyriens que nous apprend l'histoire (2 Rois XIX, v. 35). L'idée fixe que l'idolâtrie et l'immoralité de Jérusalem devaient recevoir leur châtiment était tellement ancrée dans son cerveau qu'il, était assuré de l'attaque la plus rapprochée. Après le départ des Assyriens, c'est-à-dire à une époque plus rapprochée de la ruine effective de la grande ville, Michée ne l'eût certainement pas prédite. D'ailleurs c'est là simplement lui prêter les idées d'Ésaïe. Nous voyons en effet (2 Rois XIX, v. 5-8) cet autre prophète rassurer Ézéchias en lui annonçant que le roi d'Assyrie retournera dans son pays. Il est à croire que, en faisant pareille promesse qui s'accomplit quelques jours après, Ésaïe avait connaissance de la révolte ou de l'attaque de Tirhaka, roi d'Éthiopie. Ce fait est d'autant plus probable que Sankérib avait envoyé déjà une ambassade à Ézéchias, lui demandant de céder. Il tenait à traiter avec Ézéchias au plus vite afin de tourner toutes ses forces contre le roi d'Éthiopie. Michée dont la prophétie est antérieure à celle d'Ésaïe, n'était pas en présence des mêmes circonstances. Connaissant la puissance déjà immense des Assyriens, animé d'un sentiment patriotique hors de contestation, comme le prouve le chapitre I, il craignait pour sa patrie, et la crainte qu'il avait, il voulait la communiquer à ses concitoyens afin de les ramener si possible dans la bonne voie. Tel était son but ; mais il n'a pas vu clairement, nettement, la ruine de Jérusalem.

saïem telle que l'histoire nous la montre (2 Rois XXV, v. 4). La prédiction « de la ruine de Jérusalem et de la déportation des habitants du royaume de Juda à Babylone ne s'accomplit que plus d'un siècle après Michée ou, pour mieux dire, *elle ne s'accomplit pas* (c'est nous qui soulignons), elle fut momentanément révoquée parce qu'Ézéchias et le peuple se repentirent » (Jérémie XXVI, v. 17-19) ¹.

Après la ruine de Jérusalem, qu'advient-il des habitants et des Judéens en général? Michée annonce en termes non équivoques qu'ils seront emmenés captifs à Babylone :

Fille de Sion, souffre et gémis comme une femme qui accouche !
Car maintenant tu sortiras de la ville et tu habiteras dans les champs
Et tu iras jusqu'à Babylone.

Voilà qui ne laisse guère à désirer en fait de précision ; c'est Babylone qui est le lieu d'exil. On en conclut que dans l'esprit de Michée c'étaient les Chaldéens et non les Assyriens qui devaient s'emparer de Sion et faire ses habitants captifs. Si l'on se borne à constater que cent cinquante ans environ après Michée, Jérusalem tomba en effet sous les coups redoublés des Chaldéens, en même temps que ses habitants étaient conduits jusqu'à Babylone, on ne peut que faire appel pour expliquer cette prédiction au merveilleux.

A l'époque où elle était faite, en effet, les Assyriens avaient la haute main en Asie. Une simple prévision les aurait donc désignés comme les futurs envahisseurs de Juda et aurait mentionné Ninive comme lieu d'exil. Pendant longtemps on s'est contenté de voir là le merveilleux dans la prophétie, et de nos jours encore beaucoup n'y voient que cela. Thomas ² s'indigne de ce que « les rationalistes, avec leur prétention de rendre compréhensible l'incompréhensible, de ramener dans les limites du naturel le surnaturel, ont essayé de rabaisser l'élément merveilleux de cet oracle en affirmant qu'au temps de Michée Babylone était plus célèbre que Ninive. » M. L. Baulme fait valoir cette raison, que Michée n'aurait jamais pu se mettre en contradiction avec Ésaïe « qui prophétise que Juda n'a rien à craindre d'Assur et avec lui-même qui fait un peu plus loin (V,

¹ Bruston, loc. cit., p. 264.

² *Le prophète Michée*, p. 56.

v. 1-5) la même prédiction ¹. » Glaire ² reconnaît que pour faire pareille prédiction Michée a dû être inspiré jusqu'au plus haut degré de perfection. Keil ³ de même admet que Michée a bien prédit la destruction de Jérusalem par les Chaldéens.

Michée n'attendait pas des Chaldéens l'exécution du châtiement annoncé. On s'appuie à tort sur le passage que nous venons de citer pour prouver le contraire. Il avait en vue les Assyriens; cela ne peut pas présenter de doute sérieux. Reuss, Kuenen. Bruston, Hitzig l'ont parfaitement reconnu.

Le chapitre XXVI de Jérémie, tout d'abord, nous montre que les grands de Juda interprétaient ainsi la prophétie de Michée. Ils reconnaissent que « l'Éternel se repentit du mal qu'il avait prononcé » contre Ézéchias et Juda; c'est reconnaître que la prédiction de Michée ne s'accomplit pas et que le prophète avait bien en vue les Assyriens qui s'étaient enfuis et non les Chaldéens. Nous ne voulons pas faire des grands de Juda des hommes infaillibles; ils ont pu se méprendre sur le sens de la prophétie; mais nous avons quelque présomption pour croire que, vivant à l'époque des prophètes, à côté d'un Jérémie et seulement un siècle environ après Michée, ils étaient peut-être moins susceptibles d'erreur à cet endroit que des hommes du XIX^m siècle.

Ce n'est pas tout : l'esprit général du livre de Michée montre clairement et sans qu'il soit possible de s'y tromper qu'il a en vue les Assyriens. Ce sont les Assyriens, dont les rois Salmanazar et Sargon ont fait de grandes conquêtes en Occident, ont essayé la force de leurs armes contre la Syrie, qui menacent actuellement Samarie. Et il n'est pas question dans notre prophète d'ennemis différents pour Samarie et Jérusalem. Le prophète se désole de voir Samarie ainsi menacée; il gémit « comme l'autruche, » parce qu'il voit d'avance ce malheur s'étendre jusqu'à Juda et Jérusalem.

Ailleurs il est plus précis encore; il nomme l'Assyrien et montre ainsi à quiconque veut voir quel est l'ennemi qu'il redoute. En décrivant le règne futur du Messie il déclare (V, v. 4-5) que ce Messie délivrera les Judéens de l'Assyrien. Quand l'Assyrien

¹ L. Baulme, Introduction aux *Prophéties de Michée*, p. 53.

² Introduction aux *Livres du Nouveau et de l'Ancien Testament*, vol. IV, p. 44.

³ *Biblischer Commentar über das Alte Testament*, p. 331 ss.

viendra dans le pays, ils feront lever « sept pasteurs » qui feront leur « pâture du pays d'Assyrie » et du pays de Nimnod. L'ennemi qui menace aujourd'hui Juda et qu'on redoute, l'Assyrien, n'inspirera plus la même crainte dans les temps à venir. Voilà très claire la pensée de Michée.

Nos renseignements se borneraient-ils à ceux-là, il nous serait difficile, en nous appuyant sur un simple verset qui mentionne Babylone, de passer sur l'esprit général du livre et d'admettre que Michée considérât les Chaldéens comme les futurs exécuteurs du châtimement. Déjà nous aimerions mieux croire qu'il attendait ce châtimement des Assyriens.

Les arguments de nos adversaires sont assez faibles pour nous confirmer dans notre opinion. Est-il besoin de dire que nous attachons peu d'importance à cette objection de M. L. Baulme, que si Michée avait en vue les Assyriens il se contredirait avec Ésaïe ? Deux prophètes qui n'étaient pas en présence des mêmes circonstances pouvaient fort bien se contredire ; nos réflexions sur le prophétisme suffisent à le montrer. De même refuser de voir dans le passage qui nous occupe (IV, v. 10) tout rapport aux Assyriens sous prétexte qu'il serait contredit ailleurs (V, v. 4-5), est d'un arbitraire peu réfléchi. Au contraire les versets 4 et 5 du chapitre V montrent d'une façon très transparente que l'ennemi redoutable pour le moment, l'Assyrien, ne pourra soutenir l'attaque de Juda après la restauration ; mais de ce que l'Assyrien ne sera plus à craindre après le retour de l'exil, conclure qu'il ne l'est pas avant est juste le rebours du sens. La contradiction serait chez Michée si, en parlant de Babylone, il avait songé aux Chaldéens, tandis que tout l'esprit du livre et le passage V, v. 4-5 en particulier nous présentent l'Assyrien comme le seul ennemi à redouter. Nous aimons mieux ne pas voir chez le prophète de contradiction du tout.

Le simple fait que Babylone faisait alors partie de l'empire d'Assyrie établirait suffisamment que Michée parlait de cette ville comme d'une province de l'empire. Et à l'époque de Michée, cela n'est pas douteux, Babylone fut une des provinces de l'Assyrie. Les conquêtes que ce vaste empire faisait en Occident ne laissent pas supposer qu'il eût contre lui la Babylonie ; il aurait commencé par la conquérir avant de porter ses armes dans des pays plus éloignés. Les révoltes des Babyloniens, entre autres celle de Mérodac-Baladam, prouvent d'ailleurs leur

dépendance des Assyriens. « Babylone ayant été à diverses reprises sous la dépendance des rois d'Assyrie, il est à présumer que ce Mérodac-Baladam était alors une sorte de gouverneur ou vice-roi¹. » Il est si vrai qu'à cette époque Babylone était sous la domination de l'Assyrie, que le roi de cette nation (2 Rois XVII, v. 24) faisait venir pour habiter Samarie des gens de Babylone même. Il fallait pour cela que la ville chaldéenne fût en son pouvoir. Et en revanche si des Babyloniens venaient habiter dans le pays d'Israël, les rois d'Assyrie pouvaient fort bien les remplacer à Babylone par des captifs israélites. S'il en est ainsi, quoi d'étonnant à voir Michée nommer cette ville comme lieu d'exil? C'était tout au moins, comme importance, la deuxième ville de l'empire. Nous ne pouvons pas faire au prophète un crime de ne pas avoir mentionné Ninive.

Mais il y a mieux : M. Bruston admet, lui qui s'appuie sur des documents assyriens nouvellement déchiffrés, que Babylone était alors plus importante que Ninive, et peut-être même capitale de l'empire assyrien. Ses preuves, qui nous semblent péremptoires, n'ont besoin que d'être reproduites. L'agrandissement du royaume d'Israël² sous Jéroboam II doit correspondre à un affaiblissement momentané de l'empire d'Assyrie qui, sans cela, n'aurait pas laissé impunément Israël étendre ses limites « depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la plaine. » Cet abaissement est d'autant plus probable que les historiens anciens, entre autres Hérodote et Josèphe, placent à cette époque, vers le milieu du huitième siècle, la chute du premier empire assyrien. Affirmation qui ne doit pas être purement gratuite, puisque les documents assyriens³ viennent la confirmer ou la reproduire. A cette époque Ninive dût être beaucoup affaiblie, sinon totalement détruite. Et ce n'est pas là une pure hypothèse, mais presque une certitude, puisque le roi Sennakérib avoue que de son temps les remparts de Ninive n'existaient plus et qu'il les fit reconstruire. « Je fis faire de nouveau le rempart et la fortification de Ninive qui n'existaient pas auparavant⁴. »

Nous en concluons qu'à l'époque de Tiglat-Piléser, de Salmanazar IV et de Sargon (731-710) Ninive avait moins d'importance

¹ L. Segond, *Le prophète Ésaïe*, p. 158.

² Bruston, loc. cit., p. 109.

³ Ibid., p. 110-111.

⁴ Ibid., p. 111.

que Babylone. Les rois d'Assyrie prenaient le titre de « *rois de Babylone*, rois du pays de Soumir et d'Akkad¹. » « Depuis que Ninive, détruite en grande partie par les Mèdes et les Babylo niens, dit Bruston, avait cessé d'être la capitale de l'Assyrie, la seule capitale possible de ce vaste empire était Babylone..... Bref, Babylone a dû être envisagée par Ésaïe et par Michée comme la vraie capitale de l'empire qui faisait peser alors sur l'Asie un joug de fer, et c'est à ce titre qu'ils ont prédit l'un et l'autre la déportation des Juifs en Babylonie. » Ainsi Michée, loin de contredire à l'esprit général du livre qui désigne manifestement les Assyriens comme les ennemis de Juda, ne fait que l'accuser davantage en annonçant l'exil à Babylone. Nous n'avons donc pas à revenir sur notre première affirmation, que sa prédiction concernant la destruction de Jérusalem et l'exil ne s'est pas accomplie telle qu'il l'espérait, dans un temps très rapproché et par les Assyriens, mais cent cinquante ans environ plus tard, par les Chaldéens. La mention de Babylone ne nous prouve pas qu'il eût clairement conscience de l'abaissement futur du royaume des Assyriens et de la future prédominance de la Chaldée; elle nous permet seulement de conclure qu'il connaissait la position importante de Babylone relativement à Ninive.

C'était chez Michée un sentiment profond que son peuple devait être châtié. Les fondements de Samarie devaient être mis à nu, Sion labourée comme un champ et son peuple conduit en exil. Mais Dieu

... ne garde pas sa colère à toujours,
Car il prend plaisir à la miséricorde.

C'est pourquoi, une fois le châtement essuyé, « l'ancienne domination » reviendra à Jérusalem. Michée est trop patriote pour s'arrêter aux menaces et ne rien faire espérer, pour ne pas entrevoir une époque de relèvement. Ses tableaux sont toujours à double face : d'un côté c'est l'ombre qui domine avec la menace, de l'autre c'est la lumière qui fait naître l'espérance. S'il annonce la destruction de Jérusalem et l'exil, il prévoit aussi le retour. Non, l'exil ne sera pas la fin de Juda; il sera pour elle un moyen de se purifier et de s'épurer. Le peuple

¹ Bruston, loc. cit., p. 119.

en reviendra plus pur et plus vivant comme un métal sort du creuset plus brillant et plus précieux.

Bornons-nous d'abord à dire deux mots du retour de l'exil tel que se le représente Michée. Nous donnerons ensuite quelques considérations sur les espérances messianiques du prophète et sur le caractère du royaume qu'il attend.

L'épreuve de l'exil fera un vide parmi les Judéens. Beaucoup ne pourront survivre aux fatigues et aux peines, mais le Reste tout entier qui survivra, reviendra. Le retour sera assez complet pour que la puissance de Juda ne se trouve pas trop amoindrie par l'exil; au contraire, la nation restaurée en reviendra plus morale et plus forte que jamais. Le prophète ne se désespère pas; il a confiance en Jéhovah dont il « supporte la colère jusqu'à ce qu'il lui fasse droit. » Que ce retour doive être aussi complet que possible, le passage suivant (II, v. 12) le prouve :

Je te rassemblerai tout entier, ô Jacob !
 Je rassemblerai les restes d'Israël,
 Je les réunirai comme les brebis d'une bergerie,
 Comme le troupeau dans son pâturage.
 Il y aura un grand bruit d'hommes.

De même Michée n'a pas l'air de croire que beaucoup d'entre les Juifs préféreront un pays étranger à leur patrie quand il dit (IV, v. 6 ss.) :

Des boiteux je ferai un reste,
 De ceux qui étaient chassés une nation puissante;
 Et l'Éternel régnera sur eux, à la montagne de Sion,
 Dès lors et pour toujours.

Comme l'avait espéré le prophète, le retour de l'exil se réalisa, grâce à Cyrus et sous son règne; mais il fut moins complet que Michée l'avait prédit. Quand le roi de Perse permit aux Israélites de revenir dans leur pays, beaucoup se hâtent de gagner la patrie bien-aimée, mais beaucoup aussi préférèrent rester sous la domination d'un prince étranger et conservent la position qu'ils se sont faite plutôt que de s'aventurer dans un pays ravagé, sous la conduite d'un Zorobabel. Le retour prophétisé par Michée a eu lieu, mais il n'a pas été aussi glorieux qu'il l'avait prévu.

Après le retour, une ère toute nouvelle doit s'ouvrir pour

Israël, une ère de bonheur, de prospérité et de gloire ; c'est le règne messianique avec ses caractères propres, ses particularités et sa grandeur. Ce futur royaume sera une théocratie. Dieu régnera en souverain sur le peuple, avec qui il a fait un contrat bilatéral, qu'il comble de bénédictions en récompense de ses bons sentiments ou qu'il châtie en punition de ses bienfaits. « Théocratie, dit Reuss, veut dire gouvernement de Dieu à l'exclusion de toute autre autorité qui s'interposerait entre celui qui gouverne et ceux qui sont gouvernés. » C'est bien là ce qu'entend le prophète. Dieu régnera en souverain sur son peuple réuni et qui n'altérera plus jamais les rapports existants entre son chef et lui.

Leur roi marchera devant eux
Et l'Éternel sera à leur tête. (II, v. 43.)

.
Et l'Éternel régnera sur eux, à la montagne de Sion,
Des lors et pour toujours. (IV, v. 7.)

Quels seront les sujets de ce royaume ? Tous les Judéens qui reviendront sains et saufs de l'exil. La doctrine du Reste, si claire dans Ésaïe, est aussi chez Michée, quoique moins explicitement enseignée. A y réfléchir sans grande attention, on pourrait croire qu'Israël doit revenir aussi nombreux qu'il s'en sera allé. Quelques passages le laisseraient admettre. De ce nombre est le verset 12 du chapitre II : « Je te rassemblerai tout entier, » qui pourrait faire supposer le retour de tous les Judéens. De même le verset 8 du chapitre IV : « Je rassemblerai ceux qui étaient chassés, ceux que j'avais maltraités. » On suppose que tous ceux qui ont été chassés et maltraités viendront. Il est clair d'autre part, assez pour qu'on ne veuille pas trop presser le passage ci-dessus, que Michée avait le sentiment de la survivance d'un seul Reste. Nous trouvons des versets qui le montrent fort bien.

Je rassemblerai les restes d'Israël.

C'est là un correctif qui nous oblige à admettre que l'expression « Juda tout entier » désigne seulement tous ceux de Juda *qui resteront*. Michée a enseigné la doctrine du Reste comme son contemporain Ésaïe ; si nous avions encore des doutes, les versets 6 et 7 du chapitre V les dissiperaient :

Le *reste* de Jacob sera au milieu des peuples nombreux.

.....
Le *reste* de Jacob sera parmi les nations...

Le Reste du peuple sauvé de l'exil, tels seront les citoyens du nouveau royaume, ceux qui auront Jéhovah pour roi et se réuniront autour de Sion leur capitale, la résidence désormais éternelle de Jéhovah.

Ce Reste ne se composera pas exclusivement de Judéens. Michée comme la plupart des prophètes, tels que Joel, Amos, Osée, comme tous les patriotes, désire et prévoit l'union des royaumes de Juda et d'Éphraïm. Les traditions et les écrits antérieurs lui ont appris qu'autrefois Israël et Juda ne faisaient qu'un peuple réuni sous le sceptre d'un roi puissant, d'un David d'abord, d'un Salomon ensuite. Comme ébloui par ce souvenir, le prophète de Moresheth prévoit que « l'ancienne domination arrivera » à Jérusalem. Quand celle qui doit enfanter aura enfanté,

..... le reste de ses frères

Reviendra auprès des enfants d'Israël. (V, v. 2.)

On a beaucoup discuté sur le sens de ce passage. Qui sont les « frères » du Messie ? quel est ce « Reste ? » Qui sont les « enfants d'Israël ? » Hoffmann, Caspari et d'autres ont vu dans ces **יְהוּדָא בְּנֵי יִשְׂרָאֵל** les Éphraïmites et dans **יְהוּדָא אֶחָדִים** les frères du Messie, c'est-à-dire les habitants de Juda. Nous ne pouvons nous ranger à cette opinion. Nous aimons mieux admettre avec Hitzig et Reuss que les **יְהוּדָא בְּנֵי יִשְׂרָאֵל** sont les enfants d'Israël en général, le mot Israël désignant à la fois les royaumes de Juda et d'Éphraïm. Le « Reste de ses frères » s'appliquerait alors aux Éphraïmites proprement dits. Que Michée les désigne comme les frères du Messie, cela n'est pas étonnant, puisque presque tous les prophètes ont désiré l'union d'Israël et de Juda. Il s'agit donc ici de la réunion des deux royaumes entrevue par Michée. Outre le Reste de Juda, les survivants des Éphraïmites seront aussi comptés parmi les citoyens du royaume messianique.

Mais Michée puise-t-il tout son idéal dans le passé ? n'a-t-il en vue que la puissance, la grandeur et le prestige d'un royaume

semblable à celui de David ? Non, il prévoit mieux que cela. Les enfants d'Israël seront réunis sous le même sceptre que Juda ; mais ce royaume exercera une influence bénie sur tous les peuples. C'est ce qui ressort du passage commun à Michée (IV, v. 1-3) et à Ésaïe, que nous attribuons à un prophète antérieur, peut-être à Zacharie :

Il arrivera, dans la suite des temps,
 Que la montagne de la maison de l'Éternel
 Sera fondée sur le sommet des montagnes,
 Qu'elle s'élèvera par-dessus les collines,
 Et que les peuples y afflueront.
 Des nations s'y rendront en foule et diront :
 Venez et montons à la montagne de l'Éternel,
 A la maison du Dieu de Jacob,
 Afin qu'il nous enseigne ses voies,
 Et que nous marchions dans ses sentiers.
 Car de Sion sortira la loi
 Et de Jérusalem la parole de l'Éternel.
 Il sera le juge d'un grand nombre de peuples,
 L'arbitre de nations puissantes, lointaines.
 De leurs glaives ils forgeront des hoyaux

.....

« Jérusalem, séjour d'Yavé, qui habite dans le temple bâti par Salomon, ne sera pas seulement le centre du royaume d'Israël, mais servira de point de ralliement aux nations qui l'entourent¹. » Jusqu'ici Jéhovah avait été le Dieu exclusif de la nation d'Israël ; au moment du royaume messianique des peuples nombreux viendront lui rendre hommage ; ils reconnaîtront sa puissance à la façon dont il aura sauvé de l'exil son peuple préféré. Et tous ces peuples, qui jusqu'alors avaient marché au nom de leurs dieux, les traiteront comme des dieux de néant et adoreront Jéhovah au nom duquel Israël marchera toujours et à perpétuité. La conversion des païens est clairement enseignée dans ce passage, et Michée, à côté d'Ésaïe, doit être regardé comme un prophète universaliste. Oui il aime Juda, mais ce n'est pas là une raison pour restreindre sur lui tout seul les bénédictions de Jéhovah, qui deviendra le juge d'un grand nombre de peuples, l'arbitre de nations puissantes, lointaines. Au milieu de tous ces peuples, quel sera le rôle

¹ M. Vernes, *Le peuple d'Israël et ses espérances...*, p. 38.

d'Israël? Il exercera sur eux une influence tour à tour bienfaisante et terrible¹ suivant qu'ils lui seront favorables ou hostiles. Tantôt il sera comme une rosée bienfaisante qui vient de l'Éternel, comme des gouttes d'eau sur l'herbe, tantôt comme un lion parmi les bêtes de la forêt, comme un lionceau parmi les troupeaux de brebis, qui foule et déchire.

Ce royaume sera-t-il exposé à de nouvelles guerres, à un nouvel exil ou bien sera-t-il absolument pacifique? Michée voudrait le rêver pacifique, entièrement pacifique, mais, il le prévoit, la réalité ne répondra pas à cet idéal. Si l'Assyrien vient attaquer de nouveau Israël, pénétrer dans ses palais, force sera de se défendre; mais ce qui est assuré à la nouvelle nation, c'est la victoire après la lutte. On fera lever contre l'ennemi « sept pasteurs et huit princes » qui feront leur pâture du pays d'Assyrie. Cependant, sans que Michée ait une pensée bien arrêtée et bien nette sur ce point, le royaume sera avant tout pacifique; car l'Éternel exterminera les chevaux, détruira les chars et les forteresses, et chacun des habitants vivra en paix sous sa vigne et sous son figuier, sans que personne vienne le troubler. Peut-être faut-il croire que la paix ne sera conquise qu'après de nouvelles luttes dont l'ennemi sortira ou anéanti ou soumis. Toujours est-il que lorsque le royaume messianique sera bien établi, la paix régnera sans partage.

En résumé, le royaume messianique sera une théocratie dont le Reste des enfants de Juda et d'Israël formeront les sujets, et qui aura un caractère pacifique, et une influence bénie sur les peuples étrangers amenés à adorer le Dieu d'Israël.

Une théocratie ainsi conçue n'exclut pas l'idée d'un roi terrestre proprement dit. Dieu est en réalité le vrai souverain d'Israël; c'est lui qui, après avoir permis l'exil de son peuple, l'en délivrera. Mais avec le retour apparaîtra un roi terrestre, l'exécuteur des volontés divines, l'organe de la théocratie. Ce roi, Michée l'annonce d'une façon très claire (II, v. 13; V, v. 1 ss.). S'il semble confondre quelquefois (voir II, v. 13) Jéhovah avec ce théocrate, c'est que ce dernier aura comme seul but le salut du peuple et y tendra en dirigeant ses sujets selon les voies de l'Éternel. Il sera l'organe de Jéhovah sur la terre. Essayons de dégager des paroles de Michée les traits caractéristiques de la

¹ Voir Steeg, *Le Messie d'après les prophètes*, p. 43.

personne du Messie comme nous l'avons déjà fait pour le royaume messianique.

Le Messie sera originaire de Bethléhem (V, v. 1), ville judéenne qui se distingue par le surnom d'Ephrata d'une ville de Galilée du même nom. Maintenant en sera-t-il directement originaire, y verra-t-il lui-même le jour ou bien Bethléhem n'a-t-elle été que le pays natal d'un de ses ancêtres et se trouve-t-elle nommée ici pour cette seule raison ? Nous ne voulons pas reproduire tout ce qu'une pareille question a fait dire, mais simplement donner notre opinion en avouant que le texte ne nous paraît s'opposer absolument à aucune des solutions.

Nous croyons d'abord que Michée n'aurait pas désigné Bethléhem comme le lieu d'origine du Messie si cette petite ville n'eût été le pays natal de David, ce roi que l'imagination exaltée du peuple hébreu avait étonnamment grandi. C'est parce que David est né à Bethléhem, ce David qui a fondé la puissance d'Israël en achevant la conquête du pays de Canaan et en forçant la citadelle de Jébus, que Michée fait naître dans la ville natale du roi, le Messie promis. Le mot **יָצָא** qui signifie sortir peut se dire de l'origine directe comme de l'origine indirecte et l'on ne peut sur ce verbe établir soit l'une soit l'autre des deux opinions. Toutefois nous croyons que dans la pensée de Michée le Messie doit naître *personnellement* à Bethléhem. C'est ce qui semble ressortir du passage tout entier :

Et toi, Bethléhem Ephrata,
Petite entre les milliers de Juda,
De toi sortira pour moi
Celui qui dominera sur Israël
Et dont l'origine remonte aux temps anciens,
Aux jours de l'Éternité. (V, 1.)

— et en particulier d'une sorte d'opposition entre le futur **יָצָא** = sortira et le mot **מוֹצֵאֵהוּ** qui se rapporterait alors à son origine indirecte. Ce verset nous fournit ainsi deux affirmations relatives au Messie : il naîtra à Bethléhem et ses origines remonteront très haut.

Dans les mots **מִיָּמֵי עוֹלָם** et **מִקֶּדֶם** on a voulu voir la préexistence du Messie ou sa naissance éternelle exprimée. Il n'est sûrement pas impossible de donner à ces expressions

pareille signification ; mais il nous paraît plus vraisemblable d'admettre qu'au lieu d'impliquer l'idée d'éternité elles ne renferment que celle d'antiquité. Les passages Michée VII, v. 14 et Amos IX, v. 11 où il est question de l'époque de David laissent croire que l'expression מִיָּמֵי עוֹלָם peut désigner simplement l'époque de David. Nous en concluons que, dans l'esprit de Michée, l'origine du Messie ne doit remonter qu'à l'époque de David. Les deux idées, que le Messie naîtra à Bethléhem parce que David y est né et que son origine remonte à l'époque de David, se corroborent l'une l'autre, et Michée quand il a écrit ce passage avait sûrement en souvenir le règne florissant du grand roi. Ainsi non seulement le roi promis naîtra à Béthléhem, mais il sera en outre un descendant de David.

Le Messie aura encore ceci de commun avec le fils d'Isaï, qu'il sera un roi puissant, assez puissant pour lutter avec avantage contre l'Assyrien si cet ennemi s'avise de nouveau d'attaquer le pays. Sa puissance sera telle qu'il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre, et sa seule présence en tête du peuple d'Israël aura sur lui une influence assez grande pour en faire le peuple modèle. Cette puissance, il la tiendra de l'Éternel ; ce sera la force de l'Éternel lui-même dont il sera le fidèle serviteur.

Il se présentera et gouvernera avec la force de l'Éternel,
Avec la majesté du nom de l'Éternel, son Dieu ;

Emploiera-t-il sa force à combattre les ennemis d'Israël ? Fera-t-il la guerre comme son aïeul David, ou bien s'efforcera-t-il au contraire de chercher la prospérité de son peuple dans le bien-être et les travaux calmes de la paix ? La pensée de Michée n'est sur ce point pas très claire. Aux vertus guerrières le Messie joindra des qualités pacifiques. S'il vient à combattre des ennemis, quelque puissants qu'ils soient, il en viendra à bout. Mais une fois la victoire obtenue, plus ne sera besoin de tous ces instruments, tels que chevaux, chars, forteresses. Si le Messie est guerrier, c'est pour la paix future qu'il combattra ; c'est à gagner cette paix qu'il emploiera ses qualités de conquérant.

Michée en se représentant le Messie comme originaire de Bethléhem, immensément puissant et grand pacificateur, pensait-il à un être purement idéal ou bien espérait-il réellement.

voir un roi semblable assis sur le trône de David ? En se figurant le Messie, l'imagination du prophète se donnait sûrement libre carrière et renchérisait sur les vertus guerrières et religieuses de David ; mais l'être qu'il nous dépeint ne nous semble rien avoir de surhumain. Les rabbins pensent que le rejeton d'Isaï dont parle Ésaïe le prophète n'est autre qu'Ézéchias et M. Steeg¹ n'y voit rien à objecter. Que Michée ait eu en vue un roi comme Ézéchias, ce n'est pas impossible ; mais il n'a pas songé à Ézéchias lui-même. A l'époque où écrivait Michée, Ézéchias était déjà sur le trône, et le Messie ne devait apparaître qu'à l'époque du retour des captifs, retour qui ne pouvait pas encore s'effectuer, puisque Jérusalem n'était encore qu'envahie. Mais le caractère religieux, pacificateur et guerrier du Messie ne nous oblige pas d'en faire un être purement idéal ou surhumain. Dans la pensée de Michée c'était à un homme fort de la force de Jéhovah qu'était réservé le salut des Juifs.

Est-il permis maintenant de se demander si le Jésus historique que nous connaissons réalise le portrait tracé sept siècles avant par notre prophète ? A supposer Michée encore sur la terre lors de la venue du Sauveur, eût-il reconnu en lui l'être que son imagination religieuse et son inspiration lui représentaient ? Enfin le royaume messianique, tel que l'annonçait Michée, est-il bien celui que Jésus-Christ a inauguré ? Car, ne l'oublions pas, royaume messianique et Messie sont inséparables. L'un est le roi dont l'autre est le royaume. Si nous avons étudié séparément les caractères de chacun, c'est seulement pour plus de clarté.

En premier lieu, nous devons le remarquer, Michée attendait le retour de l'exil et la venue du Messie pour la même époque ; c'étaient pour lui comme deux faits inséparables. Le retour de l'exil était la fin des souffrances, des châtimens, le commencement du royaume messianique, du bonheur, des récompenses, d'une théocratie nouvelle. Bien mieux, le Messie lui-même devait diriger le peuple dans ce retour.

Celui qui fera la brèche montera devant eux ;

Ils feront la brèche, franchiront la porte et en sortiront ;

Leur roi marchera devant eux

Et l'Éternel sera à leur tête. (II, 13.)

A quel roi ferait allusion Michée, sinon au Messie dont il annonce plus loin la naissance et décrit la force ? Eh bien ! Jésus

¹ *Le Messie d'après les prophètes*, p. 45.

n'a pas réalisé cette condition. Ce n'est pas avec le retour des exilés, sous Cyrus, qu'il est apparu, mais environ cinq siècles après, alors que le pharisaïsme avait presque enseveli sous son étroit légalisme la religion spirituelle des prophètes. « La venue du Messie ne coïncida pas avec ce retour et il ne fut pas un roi au sens ordinaire de ce mot, » dit Bruston¹. En effet où peut-on trouver chez Jésus ce caractère guerrier qui est un des traits principaux du Messie promis par les prophètes ? Certes s'il est un caractère humain qu'on ne trouve pas chez le Sauveur des hommes, c'est le caractère guerrier ; il est si difficile de le concilier avec la charité pleine et entière que, dans le cœur de Jésus, cœur magnanime et courageux pourtant, elle en avait étouffé jusqu'à la moindre trace. Non, ici encore le Christ de l'histoire ne répond pas au Christ entrevu par Michée. Le Christ de Nazareth est pacifique et refuse tout royaume terrestre ; le Christ de Michée devait avoir des qualités guerrières, ne serait-ce que pour conquérir une paix honorable à Juda dont il devait être le souverain.

Jésus-Christ est-il de la race de David, comme les prophètes l'attendaient du Messie ? Son origine remonte-t-elle aux temps anciens, aux temps d'autrefois ? C'est là une question que nous ne prétendons pas résoudre ; nous ne l'essayons même pas, tant elle nous paraît difficile. Disons seulement que les évangélistes Mathieu et Luc s'efforcent de donner chacun une généalogie qui remonte effectivement à David ; mais il n'y a pas là une solution absolument péremptoire. Les deux généalogies offrent des divergences difficiles à expliquer, et chacun reste libre de croire Jésus-Christ issu de la famille de David ou de lui attribuer une plus basse extraction. Il ne nous est donc guère possible d'affirmer que sur ce point se soient réalisées les prévisions de Michée.

Reste la question de la naissance à Bethléhem. Mathieu et Luc font naître Jésus-Christ dans cette ville, et le premier évangéliste y voit l'accomplissement de la prophétie de Michée. C'est ce qui résulte clairement de la réponse qu'il fait faire aux scribes et aux principaux sacrificateurs. Quand Hérode les interroge sur le lieu où devait naître le Messie, « c'est à Bethléhem en Judée, répondent-ils, car voici ce qui a été écrit par le prophète : « Et toi Bethléhem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira un chef qui gouvernera Israël mon peuple. » De même Luc

¹ Loc. cit., p. 263.

fait naître Jésus-Christ à Bethléhem, et sous ce rapport les deux évangélistes s'accordent. Faut-il conclure de ces données que Jésus-Christ est réellement né à Bethléhem et qu'en cette naissance la prophétie de Michée a reçu son plein accomplissement ? C'est ce que tout le monde ne fait pas, et les principales raisons sur lesquelles on s'appuie valent la peine d'être mentionnées en quelques lignes. Renan et Strauss constatent d'abord que Jésus-Christ est appelé le Galiléen ou Jésus de Nazareth¹. Si notre maître est appelé de ce nom, conclut-on, c'est qu'il est né à Nazareth, ville de la Galilée et non à Bethléhem en Judée. D'ailleurs les deux récits de Matthieu et de Luc sont contradictoires et semblent ainsi indiquer qu'ils n'étaient guère sûrs de ce qu'ils affirmaient. Matthieu fait de Bethléhem la résidence immémoriale des parents de Jésus-Christ qui auraient plus tard opté pour Nazareth parce qu'ils soupçonnaient Archélaüs d'être aussi cruel que son père Hérode et ne voulaient pas exposer leur enfant à sa cruauté. Luc au contraire fait de Nazareth la résidence habituelle de Joseph et de Marie qui ne seraient allés à Bethléhem qu'occasionnellement et en vue d'un recensement de Quirinus. Ajoutons que Strauss², se livrant à des calculs historiques, arrive à conclure que le cens de Quirinus n'eut lieu que dix ans après la naissance de Jésus-Christ et qu'ainsi il n'a pu être l'occasion pour Joseph et Marie d'un voyage à Bethléhem. En outre le merveilleux, dont Matthieu entoure la naissance de Jésus-Christ, n'est pas fait pour grandir notre confiance. Il est si vrai que Matthieu se laisse aller plus ou moins à son imagination qu'il dénature entièrement la citation qu'il fait de Michée. Il regarde Bethléhem comme « non la moindre entre les villes importantes de Juda, » tandis que Michée au contraire la place parmi les petites.

Toutes ces preuves n'ont pas une valeur absolue : Jésus-Christ peut être appelé « le Nazaréen » sans être né à Nazareth ; la contradiction des évangélistes sur les circonstances de la naissance, ajoutée à leur accord sur le lieu même de cette naissance, n'est pas concluante ; le caractère merveilleux de l'Évangile de Matthieu ne prouve pas absolument contre la non-historicité, et son erreur dans la citation peut venir de ce qu'il cite de mémoire. Mais il reste vrai que dans l'état actuel de la question nous ne pouvons pas affirmer d'une façon absolue que

¹ Strauss, *Vie de Jésus*, vol. I, p. 251-252 ; vol. II, p. 17 ss.

² Ibid., vol. II, p. 20 ss.

Jésus-Christ soit né à Bethléhem, pas plus que nous ne pouvons désigner Nazareth comme son pays natal.

Ainsi sur certains points les faits n'ont pas réalisé les prévisions de Michée, sur d'autres il n'y a moyen de rien affirmer ; mais il en est un sur lequel le sens profond du prophète ne s'est pas trompé, c'est la conversion des païens au Dieu de Juda. Oui, c'est bien avec le règne messianique tel que l'a inauguré Jésus-Christ, que les païens ont commencé à connaître le Dieu des Israélites, dont la demeure d'autrefois, Sion, a pris une colossale importance morale. Des peuples nombreux sont venus et sont montés à la montagne de l'Éternel où, en foule, ils ont appris à connaître ses voies et à suivre ses sentiers. Il sentait ce prophète du VIII^{me} siècle, que son Dieu, trop supérieur aux dieux de néant des voisins, devait les écraser en les dominant, les faire encore plus néant. Les conceptions supérieures finissant toujours par absorber toutes les autres, la croyance au Dieu d'Israël était appelée à effacer toutes les superstitions. Le triomphe définitif de Jéhovah sur les dieux voisins, c'était le triomphe de la vérité sur l'erreur, du bien sur le mal, de la moralité sur l'immoralité, et Michée qui le prévoyait n'a pas été trompé dans son inspiration. C'est de Sion qu'est venue la régénération du monde. En la personne de Jésus-Christ le peuple juif a exercé son influence bénie sur les autres peuples, comme une rosée qui vient de l'Éternel et rafraîchit, relève, rénove. C'est sur le terrain d'Israël préparé par un Michée qu'a poussé cette plante type qu'on appelle Jésus-Christ, dont les débris apparents, répandus dans l'humanité tout entière, ont repris vie et sont destinés à couvrir un jour toute la surface du sol en lui faisant produire les plus beaux fruits. Voilà ce qu'a entrevu Michée et voilà qui ne contribue pas peu à faire de lui un des plus grands parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les petits prophètes.

Quelqu'un vient-il maintenant nous dire : Que pensez-vous, en somme, de votre prophète, dont vous avez voulu montrer les qualités littéraires, l'action morale, religieuse et prophétique sur son peuple ? Quel fruit avez-vous pu retirer d'un sujet aussi rebattu, aussi aride, sans actualité et sans grand intérêt si on le compare à d'autres questions aujourd'hui à l'ordre du jour ? Nous répondrons : ce ne sont pas les sujets les plus actuels qui offrent le plus grand intérêt ; l'intérêt d'une étude ne se mesure

pas à son degré d'actualité. Nous estimons, nous, qu'il est toujours intéressant et utile d'étudier une personnalité comme celle de Michée, d'essayer de la comprendre et de chercher les ressorts cachés qui la faisaient agir, combattre, lutter. Si l'on a réussi à sentir les battements de cœur d'un homme dont la cause était celle de la justice, du bien, du devoir, et le Dieu un être saint et moral, j'estime que si l'on a réussi à vivre, ne serait-ce qu'un instant dans l'intimité d'un tel homme, on n'a pas perdu son temps. Lutter pour le peuple contre les grands, pour les opprimés contre les oppresseurs, pour la justice contre l'injustice, pour Jéhovah contre les dieux étrangers, faire entendre une voix pure et vraie, la voix du bien, au milieu des cris à moitié barbares d'une populace égoïste et peu morale, parler sur les places publiques et dire à chacun ses vérités, n'y a-t-il pas là de quoi se faire applaudir des siècles après sa mort? Défendre dans la patrie la cause de la patrie contre les envahissements étrangers, et cela sans flatterie, sans forfanterie, sans chauvinisme, mais en montrant tels qu'ils sont les dangers et les périls qui la menacent, n'y a-t-il pas là de quoi se faire admirer par les patriotes de tous les pays? En présence d'attaques certaines qu'elle aura à soutenir, de défaites terribles qu'elle doit essuyer, d'un exil peu éloigné qu'elle traversera, conserver assez d'espoir pour prêcher avec assurance le triomphe définitif de sa nation, le relèvement national, n'y a-t-il pas là de quoi se faire étudier par tous les optimistes qui croient au triomphe définitif du bien et au gouvernement de Dieu dans le monde? C'est pourquoi nous applaudissons à Michée, nous l'admirons et nous l'avons étudié. Les qualités d'un style pur, correct, figuré et vivant, n'ont fait qu'ajouter à l'agrément d'une pareille étude et nous confirmer dans l'opinion qu'un prophète comme Michée est digne d'être étudié par quiconque se voue à la carrière pastorale.

Il y aurait place ici pour le point final. Toutefois, dans le courant du travail, nous avons considéré comme résolues certaines questions d'authenticité, d'originalité, qui ne le sont pas en réalité. Il est donc utile de justifier, dans un dernier chapitre, les opinions que nous avons supposées établies.

CHAPITRE III

Questions critiques.

L'authenticité de la suscription, l'authenticité des versets 12 et 13 du chapitre II, l'originalité des quatre premiers versets du chapitre IV, sont autant de questions qui réclament une solution et s'imposent quand on s'occupe de Michée.

Des critiques autorisés, Ewald, Hitzig, Kuenen, ont nié l'authenticité de la suscription du livre, que nous reproduisons ici tout entière pour plus de clarté : « La parole de l'Éternel, qui fut adressée à Michée de Moresheth, au temps de Jotham, d'Achaz, d'Ézéchias, rois de Juda, prophétie sur Samarie et Jérusalem. » Leurs arguments ne diffèrent pas ou diffèrent peu, et au lieu de réfuter chacun de ces critiques en particulier, nous aimons mieux grouper simplement leurs preuves communes en nous efforçant de les infirmer. Disons avant que l'authenticité a aussi ses défenseurs distingués, tels que Bruston et Keil, par exemple.

La suscription, nous dit-on d'abord, annonce une prophétie sur Samarie et sur Jérusalem, tandis qu'en réalité le livre se préoccupe presque exclusivement de Jérusalem et ne consacre à Samarie que les six premiers versets.

— Tout cela est parfaitement vrai ; c'est Juda et Jérusalem qui font la préoccupation principale du prophète judéen. Mais de là à conclure à la non-authenticité de la suscription, il y a loin. On ne peut pas la regarder comme absolument fausse, puisque à peu près la moitié du premier chapitre du livre est réellement consacrée à la prédiction de la ruine de Samarie. Quoi d'étonnant alors à voir Michée écrire dans la suscription : « Prophétie sur Samarie et Jérusalem, » sans réfléchir davantage que la prophétie relative à Samarie aurait une bien petite place relativement à celle sur Jérusalem ? Aurait-il même réfléchi à cette disproportion de matière, le parallélisme seul qu'il veut vraisemblablement établir entre Samarie et Jérusalem suffirait à justifier

la suscription. Michée, n'eût-il voulu que comparer Samarie à Jérusalem, prédire à la dernière le malheur qui menace de plus près la première, aurait été dans son plein droit en mettant en tête de son écrit pareille suscription:

Supposons-la inauthentique. Qui alors en serait l'auteur? Quelqu'un assurément qui, sur le contenu du livre, n'aurait pas eu l'opinion des critiques que nous combattons, puisque, s'ils avaient eu eux-mêmes la tâche d'inscrire la suscription, ils auraient négligé d'y parler de Samarie. Ainsi Hitzig et Kuenen, en supposant la suscription inauthentique, ne font que reculer la difficulté en la grossissant. Il est aussi difficile d'admettre qu'un lecteur consciencieux et sérieux de Michée, des années après la mort du prophète, ait mis cette suscription, que d'en voir l'auteur en la personne de Michée lui-même. N'oublions donc pas que la suscription n'est pas fausse; elle annonce une prophétie sur Samarie qui vient immédiatement après et qui est bien digne d'être annoncée, puisqu'elle acquiert une importance capitale en promettant à cette ville une ruine complète.

Le deuxième argument de nos adversaires est basé sur le contenu même du livre, dont ils rapportent tous les événements au commencement du règne d'Ézéchias. Le châtiment par les Assyriens y apparaît toujours comme imminent, ce qui ne pouvait être avant Ézéchias; les blâmes contre l'immoralité ne peuvent non plus avoir été écrits sous les règnes précédents, mais au commencement de celui d'Ézéchias, puisque les réformes de ce roi n'ont été faites que vers la quatorzième année de son règne. En conséquence, conclut-on, Michée a non seulement rédigé son livre sous le règne d'Ézéchias, mais c'est seulement avec ce monarque qu'il a prononcé ses discours, et la suscription qui le fait prophétiser sous Jotham et Achaz est inauthentique.

Le châtiment que doivent infliger les Assyriens préoccupe, il est vrai, Michée a un haut degré; les événements dont il nous parle se rapportent en effet, en général, au règne d'Ézéchias. Tout cela, nous le reconnaissons. Mais nous en trouvons l'explication dans le simple fait que Michée a rédigé son livre sous le règne de ce prince. En résumant ses discours, il n'avait pas pour but essentiel de passer à la postérité et de faire se disputer des critiques plusieurs siècles après; il voulait, avant tout, être utile à son peuple par ses écrits comme il l'avait été par sa parole vivante. Et voilà pourquoi il a su opérer dans ses discours un triage et ne réunir en un tout que ce qui était encore de

circonstance et pouvait avoir son utilité présente. A quoi bon donner par écrit au peuple ce qui pourrait avoir rapport à la guerre Syro-Éphraïmite, désormais terminée et appartenant déjà au passé? Annoncer la future invasion des Assyriens avait une utilité autrement présente, et voilà pourquoi il y insiste. Même en admettant chez le prophète, au moment de se mettre à l'œuvre pour la rédaction, l'intention d'écrire tout ce qu'il avait prononcé, il faudrait encore croire que le sentiment du besoin du moment l'ait poussé, comme inconsciemment, à donner la plus grande place aux faits d'actualité.

D'ailleurs il est des passages dans le livre, que Michée n'eût certes pas prononcés sous Ézéchias et qui ont trait forcément au règne d'Achaz. Il les a transcrits parce que, les réformes morales ne se faisant pas en un jour, ils pouvaient avoir encore leur utilité. Mais ce n'est sûrement pas Ézéchias, pieux quoi qu'on en dise dès son arrivée au pouvoir (2 Rois, XVIII; 2 Chroniques, XXIX-XXXI; Ésaïe, XXXVI) qui les lui eût inspirés. Michée était encore sous l'impression des règnes précédents, avait présente à ses yeux leur immoralité, la voyait encore en partie dans le présent, se trouvait mal prévenu contre Ézéchias, et il a conservé dans son dernier résumé des idées conçues antérieurement au règne du pieux monarque. Ce n'est pas sous le règne de ce prince qu'il a prononcé pour la première fois ces paroles :

On observe les coutumes d'Omri.

Et toute la manière d'agir de la maison d'Achab.

Et vous marchez d'après leurs conseils.

Elles répondent trop bien au portrait que font d'Achaz les Rois et les Chroniques (2 Rois, XVI, v. 3; 2 Chroniques, XVIII, v. 2) en disant : « Il marche dans la voie des rois d'Israël, » pour que le prophète ne les ait pas exprimées sous son règne avant de les transcrire sous celui d'Ézéchias. Ce que nous disons de ce passage, nous pouvons le répéter d'une grande partie des censures et reproches des chapitres II et III; nous aimons mieux croire qu'ils aient été prononcés pour la première fois sous Achaz, que de taxer Michée d'exagération et d'inexactitude en les lui faisant exprimer sous Ézéchias. De même au chapitre V, l'allusion aux chars, aux chevaux, aux forteresses, dénotant une certaine force armée, trouve mieux son application au temps de Jotham qu'à celui d'Ézéchias. Il nous

est donc permis d'affirmer que parmi les discours de Michée, rédigés définitivement sous Ézéchiass, au commencement de son règne, il en est qui ont dû être prononcés très probablement sous Achaz et Jotham.

L'argument capital des adversaires de l'authenticité se base sur le prophète Jérémie, dans un passage où il raconte comment les Anciens prirent la parole en sa faveur, au moment où le peuple le menaçait de mort. Les anciens de Juda allèguent l'exemple de Michée qu'Ézéchiass ne fit pas périr lorsqu'il annonçait la ruine de Jérusalem et, s'adressant au peuple, lui disent : « Michée de Moresheth prophétisait du temps d'Ézéchiass, roi de Juda, et il disait à tout le peuple de Juda..... » (Jérémie XXVI, v. 18). Tel est le passage qu'on invoque contre l'authenticité de la suscription. Jérémie, dit-on, qui vivait seulement un siècle après Michée et qui devait mieux le connaître que nous, place son activité prophétique sous Ezéchiass ; Jérémie a raison et la suscription qui est controuvée a tort.

Jérémie, dans ce passage, fait de l'histoire ; il raconte comment, dans un moment critique de sa vie, des anciens de Juda prirent sa défense. C'est là le fait principal pour lui ; le reste lui est secondaire et n'a que l'importance qu'on veut. Si cela est vrai, peut-on raisonnablement admettre que les anciens de Juda aient eu la moindre idée de déterminer l'époque prophétique de Michée ? Leur but, leur seul but, était de sauver Jérémie, et pour l'atteindre, ils mentionnent un fait qui s'est passé sous Ézéchiass. En disant que Michée prophétisait sous ce prince, ils disent la chose la plus vraie qui soit, comme quand on leur fait prétendre qu'il a prophétisé *exclusivement* sous ce roi, on soutient la chose la plus erronée qui soit. Eh ! sans doute, Michée prophétisait sous Ézéchiass, personne ne le nie ; mais il a prophétisé aussi sous Jonathan et Achaz, ce dont ne parlent pas les anciens de Juda, parce que le fait dont ils ont besoin s'est passé sous Ézéchiass. Nous ne nous refuserons même pas à croire que la fin de l'activité prophétique de Michée, sous Ézéchiass, en ait été la partie la plus utile, puisque c'est l'époque où il a rédigé ses discours et leur a donné la forme qu'ils ont encore. Mais, ces concessions faites, nous sommes en mesure de conclure que Jérémie, loin de contredire la suscription, la confirme en partie.

Un dernier argument en faveur de l'inauthenticité est tiré de l'orthographe du mot מִיכָה. On y voit une forme postérieure

et une abréviation ou dérivation du mot מִיכָה ou מִיכָהוּ, et l'on en conclut que Michée n'a pu prophétiser sous Jotham et et Achaz mais seulement sous Ézéchiass.

Il est vrai encore que מִיכָה est un dérivé de מִיכָהוּ ou מִיכָה; mais est-ce bien sérieux de fixer juste l'origine de l'abréviation sous Ézéchiass? Nous ne le croyons pas et nous avons même pour cela des raisons péremptoires, puisque les diverses orthographes sont déjà juxtaposées dans les Juges (XVII, v. 1, 4, 5, 8) et dans les Chroniques (XVIII, v. 7, 8, 14).

Les divers arguments en faveur de l'inauthenticité ne sont pas propres à nous convaincre, et nous croyons que Michée a réellement prophétisé sous Jotham, Achaz et Ézéchiass. C'est sous ce dernier roi qu'il a résumé ses discours; la proximité de la ruine de Samarie, l'idée manifeste que les Assyriens sont les vengeurs de Jéhovah, l'absence d'allusions à la guerre Syro-Éphraïmite, ne permettent pas de croire la rédaction antérieure à ce règne.

Du fait bien établi, que rien dans le livre n'est propre à rendre suspecte la suscription, il ne s'ensuit pas forcément que Michée l'ait lui-même rédigée. Rien d'impossible qu'il en soit le rédacteur; cela est au contraire fort probable; mais l'essentiel pour nous est dans la part de vérité qu'elle contient. Si l'on venait nous dire: Michée n'a pas écrit la suscription qui est due à un inconnu, mais cette suscription est parfaitement exacte; c'est bien sous Jotham, Achaz et Ézéchiass que le « prophète a exercé son ministère, » nous serions prêt à répondre qu'il n'y a là rien d'impossible et qu'après tout cela nous importe peu.

Nous arrivons de même à conclure en faveur de l'affirmative pour ce qui concerne l'authenticité des versets 12 et 13 du chapitre II. Les attaques ici viennent surtout d'Ewald qui voit dans ces versets un spécimen des discours des faux prophètes, que Michée aurait mis en marge. D'autres¹ y voient une pure glose. Parmi les raisons qui ont fait soutenir l'inauthenticité vient en première ligne la transition, brusque et sans aucune espèce de ménagement, de la menace violente aux promesses les plus consolantes. Dans les versets qui précèdent, Michée censure, blâme, menace; dans les versets 12 et 13 il console, promet, prend à cœur de faire espérer.

¹ Voir Kuenen, loc. cit., p. 429.

A ces motifs Ewald en joint un autre qui lui fait rejeter l'authenticité de ces deux versets; c'est qu'ils ne cadrent guère avec la division du livre en strophes, et qu'il lui est plus commode de les supprimer pour former une strophe en reliant le verset 11 du chapitre II aux versets 1, 2, 3 du chapitre III. — C'est assez dire qu'Ewald n'arrête pas la première partie du livre à la fin du chapitre II, mais qu'il lui rattache encore le chapitre III. D'ailleurs nous avons eu l'occasion de dire un mot de la division générale qu'il adopte et nous n'y revenons pas ici. Bornons-nous à répéter qu'il est difficile de voir dans le **וְאֵלֶּיךָ** du chapitre III une antithèse avec les versets 10 et 11 du chapitre II, comme si Michée avait voulu opposer sa parole qui vient de Dieu à la parole trompeuse et menteuse des faux-prophètes. Ce **וְאֵלֶּיךָ** suivi du **שְׁמִיעִי** nous fait plutôt l'effet d'un commencement de paragraphe, et les versets 12 et 13 du chapitre précédent, qu'Ewald veut retrancher, terminent fort bien, par des paroles d'espérance, la première partie du livre. On trouvera naturel que nous ne rejetions pas deux versets pour la seule raison qu'ils gênent la division adoptée par un grand critique. De même, nous qui ne savons passer les strophes régulières qu'Ewald distingue, nous serions mal venus à nous appuyer sur le fait que ces deux versets rompent la cadence, pour admettre qu'ils aient été écrits en marge. Tout cela nous paraît d'autant moins fondé qu'il est difficile de s'expliquer pourquoi ces deux versets, à eux seuls, ne feraient pas une strophe entière. Au fond, la seule, la vraie raison qui aurait pu nous faire prononcer pour l'inauthenticité de ces deux versets, c'est le manque absolu de transition avec ce qui précède. Mais ici encore la chose peut parfaitement s'expliquer, si l'on se rappelle que « le sentiment de la justice rémunératrice qui demandait un châtement éclatant du mal, et l'espérance patriotique qui croyait aux hautes destinées d'Israël se balançaient dans l'âme des prophètes et produisaient incessamment des apparentes contradictions ¹. » Michée était prophète, c'est-à-dire que son but était de blâmer les vices présents en annonçant des châtements, mais aussi de nourrir d'espérances ce peuple juif qui n'a cessé d'en vivre jusqu'à aujourd'hui. On comprend alors ces revirements de plume, ces transitions qui feraient croire à un changement d'auteur. D'ailleurs

¹ Reuss.

on n'a qu'à lire Osée, chapitre II, v. 1, on en trouvera de plus surprenantes. Nous n'avons donc pas ici affaire à un argument d'une valeur absolue.

Enfin à supposer les deux versets inauthentiques, il faudrait, ou bien admettre que Michée les ait lui-même mis en marge comme échantillon des prédictions des faux prophètes, ou bien qu'ils y aient été mis plus tard comme glose, toujours pour expliquer le genre de prédiction des prophètes de mensonge. Eh bien ! voilà qui nous semble absolument impossible. Les faux-prophètes en effet, d'après Michée lui-même, ne s'occupent guère de l'avenir du peuple, n'ont en vue qu'une chose, leur intérêt personnel, et n'emploient qu'un moyen pour y arriver, la flatterie. Ils prophétisent sur le vin et les boissons fortes pour se concilier les buveurs et les viveurs ; ils annoncent la paix si leurs dents ont « quelque chose à mordre, » et ne se résignent à publier la guerre que lorsque décidément le premier moyen ne leur réussit pas. Ils cherchent d'abord à gagner par la flatterie et ensuite par la crainte qu'ils s'efforcent d'inspirer. A ce genre de prophétie ne répondent guère les versets 12 et 13, qui, s'ils font espérer un retour glorieux, supposent un douloureux exil. Le même Jéhovah, qui rassemblera les restes d'Israël « comme un troupeau dans un pâturage, » l'aura vraisemblablement exilé auparavant. Le retour suppose un exil, les promesses supposent des menaces, et cet exil et ces menaces ne trouvent guère place sous la plume des prophètes ennemis de Michée. Assurément Michée, dont le but était de présenter les faux-prophètes sous un jour assez défavorable pour en détourner à tout jamais ses compatriotes, ne les eût pas fait parler ainsi ; il ne lui serait jamais venu à l'esprit de faire prédire une rentrée triomphante en Israël par des hommes qui traitaient l'exil de chimère et conseillaient à chacun de dormir en paix. Enfin est-il admissible que Michée ait mis sous la plume des faux-prophètes des paroles qu'il aurait lui-même signées des deux mains ? Ce retour glorieux du reste de la nation, Michée le prédit ailleurs. L'Éternel fera des boiteux un reste, et de ceux qui étaient chassés une nation puissante (chapitre IV, vers. 6, 7), et cette nation et ce reste auront sur les autres peuples la même influence bienfaisante qu'une goutte de rosée sur le brin d'herbe fané par les rayons ardents du jour. Bien mieux, l'exil qu'impliquent les promesses et qu'il nous est impossible de faire prédire par des hommes que caractérise essentiellement la flatterie, Michée lui,

l'a annoncé au chapitre I, v. 16, et y reviendra dans la suite. Voir dans ces deux versets un échantillon de la prédication des faux-prophètes, que Michée aurait mis en marge, c'est le croire assez naïf pour combattre chez les autres des affirmations qu'il répétait lui-même à satiété ; c'est admettre chez lui une naïveté telle qu'il aurait justement choisi chez ses adversaires les paroles qui respirent la flatterie au moindre degré pour les traiter de flatteurs devant le peuple. Cela ne peut pas être. Si ces deux versets ont été mis en marge comme spécimen de la prophétie des prophètes menteurs, ce n'est pas Michée qui les y a mis. Serait-il plus naturel de croire qu'ils aient été écrits plus tard, par un auteur postérieur ou par un collecteur quelconque ? Pas davantage, car personne ne se serait avisé de faire parler les faux-prophètes comme Michée parlait lui-même. Les idées exprimées dans ces deux versets, loin d'être étrangères à Michée, sont ailleurs reprises par lui ; elles supposent les paroles d'exil qui précèdent, elles complètent dignement la première partie de son livre qui, sans cela, n'aurait aucune parole d'espérance. Voilà ce qui résulte de nos observations et nous permet de conclure en faveur de l'authenticité malgré la rudesse de la transition ou, si l'on veut, le manque de toute transition.

Après la question d'authenticité concernant la suscription et la fin du chapitre II, une autre surgit, d'un genre un peu différent et qu'on peut bien appeler une question d'originalité. Le commencement du chapitre IV, v. 1 à 5, que nous avons déjà cité en partie et que nous donnons ici tout entier pour plus de clarté, est à la fois dans Michée et dans Ésaïe (chap. II, v. 1 à 5) :

Il arrivera dans la suite des temps,
 Que la montagne de la maison de l'Éternel
 Sera fondée sur le sommet d s montagnes,
 Qu'elle s'élèvera par-dessus les collines
 Et que les peuples y afflueront.
 Des nations s'y rendront en foule et diront :
 Venez et montons à la maison de l'Éternel,
 A la maison du Dieu de Jacob,
 Afin qu'il nous enseigne ses voies,
 Et que nous marchions dans ses sentiers.
 Car de Sion sortira la loi,
 Et de Jérusalem la parole de l'Éternel.
 Il sera le juge d'un grand nombre de peuples,
 L'arbitre de nations puissantes, lointaines.

De leurs glaives ils forgeront des hoyaux,
 Et de leurs lances des serpsés ;
 Une nation ne tirera plus l'épée contre une autre,
 Et l'on n'apprendra plus la guerre.
 Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier,
 Et il n'y aura personne pour les troubler ;
 Car la bouche de l'Éternel des armées a parlé.
 Tandis que tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu,
 Nous marcherons, nous, au nom de l'Éternel, notre Dieu,
 A toujours et à perpétuité.

Trois suppositions, toutes les trois vraisemblables, viennent immédiatement à l'esprit : ou bien Michée a emprunté à Ésaïe, ou bien Ésaïe a emprunté à Michée, ou bien encore ils ont tous les deux emprunté à un prophète antérieur. Il n'y a guère d'autre alternative. Ces trois hypothèses ont trouvé également des défenseurs convaincus, et celle qui paraît aujourd'hui la plus délaissée c'est la première, qui attribue l'originalité à Ésaïe. Il est bon, avant de se prononcer pour l'une ou pour l'autre, de les examiner successivement.

Et d'abord est-il possible d'admettre que Michée ait pris ces quelques versets à Ésaïe ? Reconnaît-on chez Ésaïe un caractère d'originalité fortement accentué ? Kuenen, Reuss, Keil, Bruston nient et se rangent les uns à la deuxième, les autres à la troisième solution. En effet, à première vue dans Ésaïe, le morceau fait l'effet d'un plaqué. Il n'a aucun rapport avec ce qui précède, puisqu'il commence un tout nouveau paragraphe¹ et n'a quelque rapport avec ce qui suit que par le contraste qui en résulte. La transition n'est certes pas de nature à le voiler, tant elle est peu ménagée. Le thème du morceau diffère absolument de celui qui est développé dans la suite. Dans notre passage, il s'agit de la conversion des païens qui viendront des nations lointaines se prosterner devant le saint d'Israël ; Jéhovah, autrefois leur ennemi, sera désormais leur arbitre et leur juge, et la paix régnera en souveraine sur la montagne de l'Éternel. Dans les versets suivants, non seulement Ésaïe ne s'occupe plus de la conversion des païens, mais il a en vue les infidélités même du peuple de Juda, qui s'adonne à la magie, s'allie aux fils des étrangers, ne songe qu'à ses chevaux et ses idoles. Suivent des menaces terribles : tous, petits et grands,

¹ Voir L. Segond, *Ésaïe*, p. 23.

seront abaissés, et l'Éternel seul sera élevé. Que conclure de cette opposition ? Il en résulte qu'Ésaïe a voulu montrer à ses contemporains combien ils avaient à faire pour atteindre l'état idéal prédit par un prophète antérieur. Ces promesses de la conversion des païens étaient probablement connues des auditeurs d'Ésaïe, et il s'en sert comme de texte pour développer son discours¹ et montrer à ses compatriotes leur devoir. Si ces quelques versets avaient été le produit de sa pensée, il ne les eût pas placés ainsi en tête du chapitre ; en général chez lui les menaces ne suivent pas les promesses ; ce sont les promesses qui suivent les menaces, pour conserver toujours quelque espoir aux auditeurs.

Enfin, un argument péremptoire, et qui montre bien que l'originalité n'appartient pas à Ésaïe, c'est que le morceau est plus complet, plus achevé, plus arrondi chez Michée. Les versets 4 et 5, Ésaïe ne les a pas, et cependant ils complètent bien le fragment :

.....
Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier,

Et il n'y aura personne pour les troubler.

Car la bouche de l'Éternel des armées a parlé.

Tandis que tous les peuples marchent, chacun au nom de son dieu,

Nous marcherons, nous, au nom de l'Éternel, notre Dieu,

A toujours et à perpétuité.

M. Reuss ne rattache pas le dernier verset à ce qui précède ; il le détache au contraire du morceau pour y voir une espèce de contradiction entre l'état actuel et l'avenir. Ne serait-il pas plus juste d'y voir une opposition entre les païens et les habitants de Juda ? Dans ce cas, le sens du verset serait celui-ci : Les païens marchent actuellement au nom de leurs dieux, mais ils finiront par s'apercevoir qu'ils adorent des dieux de néant, et alors ils les délaisseront pour venir se prosterner devant Jéhovah. Le peuple de Juda, au contraire, n'aura pas à changer de Dieu ; il s'appuiera sur Jéhovah à toujours et à perpétuité. Pour nous, qui adoptons ce sens, nous ne voyons pas de raison décisive pour séparer ce verset de ceux qui le précèdent ; c'en est au contraire le complément. Michée a ainsi un morceau plus complet de deux versets que celui d'Ésaïe, ce qui nous met dans l'absolue impossibilité d'attribuer l'originalité au dernier.

¹ Voir Reuss, loc. cit., p. 215.

L'hypothèse qui fait de Michée l'auteur du morceau est-elle mieux fondée ? Keil le croit et cherche à le prouver. Il est parfaitement vrai que Michée mieux qu'Ésaïe a su fondre le morceau avec le corps de son livre. Toutefois on peut encore l'en distinguer. Sans insister sur la transition entre la fin du chapitre III et le commencement du passage, on peut faire remarquer sa rudesse ; de même celle entre le verset 5 et le verset 6 qui repose sur ces simples mots : **בְּיוֹם הַהוּא** . Mais ce sont là des arguments qui n'ont pas grande valeur, puisqu'on trouve ailleurs non seulement chez d'autres prophètes, mais chez Michée lui-même, des transitions plus pénibles encore.

Ce qui nous paraît avoir plus de force, c'est la différence de ton entre le morceau et ce qui suit. Dans les versets qui viennent immédiatement après, il ne s'agit plus de la glorieuse conversion des païens au Dieu d'Israël, mais seulement du retour des exilés judéens ou éphraïmites. Il y va toujours du triomphe de Sion ; mais tandis que les premiers versets du chapitre prédisent à cette ville une domination sur tous les peuples, par le fait que son Dieu deviendra le Dieu de tous, la suite ne lui annonce que son ancienne domination sur Juda et Israël, à l'exclusion des païens. Les premiers versets en disent beaucoup plus que tout le reste. Si donc nous supposons que tout le chapitre ait été le fruit des réflexions de Michée, il serait à croire qu'avant de promettre la conversion des païens, il eût annoncé le retour des exilés judéens ; c'eût été beaucoup plus logique. Aussi pensons-nous que, comme Ésaïe, Michée a repris le thème d'un prophète antérieur ; mais tandis qu'Ésaïe le combattait en quelque manière en opposant les prédictions et les promesses qu'il contient à la réalité présente, Michée le continue en l'affaiblissant. Ce n'est pas à dire que notre prophète ne se soit pas complètement approprié ces quelques versets et qu'il n'ait pas lui-même espéré la conversion des païens ; il a eu les mêmes espérances que l'écrivain antérieur dont il a transcrit quelques lignes, mais il songe avant tout à Juda, et consciemment ou inconsciemment, il appuie surtout sur le retour de l'exil. Il se prévaut en quelque sorte des prédictions relatives à la conversion des païens pour annoncer ce retour, car dans sa pensée les premières supposent le deuxième.

Ainsi si Michée dans ses prédictions du chapitre IV est allé du plus fort au plus faible, s'il a annoncé d'abord la conversion des païens et ensuite le retour des Israélites, s'il a placé

en première ligne les prédictions qui devaient s'accomplir le plus tard et en deuxième celles qui devaient se réaliser le plus tôt, c'est qu'il a trouvé dans un auteur antérieur des prédictions toutes faites et qu'il s'en est recommandé pour donner aux siennes plus d'autorité.

Ce sont là des appréciations qui peuvent varier d'un individu à l'autre, et si nous n'avions rencontré que cette difficulté, quelque grave qu'elle nous paraisse, nous aurions pu réfléchir longtemps avant de refuser à Michée l'originalité du morceau. Mais il est, croyons-nous, un argument sans réplique et qui ne permet pas de transiger. Comment admettre que Michée soit l'auteur du morceau, puisque le paragraphe d'Ésaïe qui le contient a été écrit avant la rédaction du livre du prophète de Morescheth? Comment admettre qu'Ésaïe ait emprunté à un auteur à lui postérieur? M. Segond¹, Kuenen, pour ne citer que ces deux savants, reconnaissent que les chapitres II-IV d'Ésaïe ont dû être écrits sous Achaz; Reuss sans trop affirmer penche aussi pour cette opinion. D'autre part nous avons essayé d'établir que le livre de Michée doit dater du commencement du règne d'Ézéchias. Quelqu'un qui écrit sous Achaz ne peut pas citer un auteur qui écrira sous Ézéchias, c'est-à-dire vingt années après environ. Ésaïe ne cite donc pas Michée. Comme d'un autre côté nous avons vu que le morceau n'est pas original chez Ésaïe, nous n'avons plus qu'à nous ranger à la troisième hypothèse.

Si Michée et Ésaïe ont transcrit indépendamment l'un de l'autre les quelques versets qu'ils ont en commun, ils les ont sûrement empruntés à un prophète antérieur. Quel est ce prophète? Nous l'ignorons et tout ce que l'on a pu dire, ce que l'on dit et ce que l'on dira rentre dans la pure hypothèse, à moins qu'une chance heureuse ne fasse un jour découvrir l'original.

Des critiques tels que Éwald, Hitzig, Kuenen et d'autres ont trouvé entre Michée et Joël des rapports tels qu'ils ont cru voir dans le dernier l'auteur des quelques versets transcrits par les deux plus grands prophètes du VIII^{me} siècle. Ils ont rapproché des paroles qui se trouvent chez Joël et chez Michée pour soutenir que l'un avait copié l'autre. Ce qui surtout a donné quelque poids à l'hypothèse, c'est le fait admis par les critiques que nous ne possédons pas tout ce qu'a écrit Joël², de sorte que

¹ *Le prophète Ésaïe*, p. 23.

² Voir Niemeyer, *Charakteristik der Bibel*, 3er Theil, p. 295.

nous trouverions dans Michée et Ésaïe un des morceaux perdus. Pour nous, nous croyons cette hypothèse bien hasardée et peu fondée. Si l'on compare en effet les passages de Michée qui ont quelques rapports avec Joël (Michée IV, v. 1-4 ; Joël I, v. 7-12 ; II v. 22), on voit que ces rapports proviennent plutôt d'expressions et de mots communs que de la parenté des idées. Encore faut-il avouer que ces expressions se rencontreraient facilement chez la plupart des prophètes. Quel est celui d'entre eux qui n'a pas parlé de la « vigne » et du « figuier ? » Et cependant on a rapproché Michée IV, v. 4 :

Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier,
Et il n'y anra personne pour les troubler.

de quelques passages de Joël comme celui-ci (II, v. 22) :

Bêtes des champs ne craignez pas,
.....
Le figuier et la vigne donneront leurs richesses.

Ailleurs on a eu la main plus heureuse en comparant Michée IV, v. 3 à Joël III, v. 2, 10-12. Citons tous ces passages en commençant par ceux de notre prophète :

Il sera le juge d'un grand nombre de peuples,
L'arbitre de nations puissantes, lointaines.
De leurs glaives ils forgeront des hoyaux
Et de leurs lances des serpes.

Le verset 10 du troisième chapitre de Joël :

De vos hoyaux forgez des épées
Et de vos serpes des lances !

offre en effet quelque ressemblance avec ce que nous avons cité de Michée, quoique le sens soit absolument opposé. Mais ne pourrait-on pas voir là des expressions proverbiales connues de tous ? D'ailleurs c'est là une expression assez saisissante pour que des auteurs divers l'aient remarquée et n'aient pas dédaigné de la relever en la plagiant. L'auteur du morceau qui nous occupe a pu la prendre à Joël ou réciproquement, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer le passage à Joël.

De même Joël (III, v. 2) renferme aussi l'idée d'un jugement :

Je ferai descendre toutes les nations dans la vallée de Josaphat.
Là, j'entrerai en jugement avec elles au sujet de mon peuple.

Mais quelle différence entre l'idée exprimée par Michée et celle contenue dans Joël ! Pour le premier, l'Éternel régnera sur toutes les nations et sera leur Dieu ; il les dirigera, les conseillera, sera leur arbitre, comme il est celui de Juda. Pour Joël au contraire, ce jugement qui se fera dans la vallée de Josaphat, ne sera qu'un horrible carnage, une punition affreuse, infligée aux nations ennemies d'Israël. Dans Michée il est question plus d'un accueil que d'un jugement, dans Joël d'un châtiment pur et simple. Et l'on veut rapprocher ces deux passages ! Nous ne saurions voir entre eux qu'opposition.

Les rapprochements que l'on fait sont loin d'avoir une valeur péremptoire, et ne sont certes pas un argument irréfragable en faveur de l'hypothèse. Si nous ajoutons que les idées de Joël ne concordent absolument pas avec celles du morceau dont nous cherchons l'origine, nous serons fondé à déclarer inadmissible l'hypothèse d'Ewald et d'Hitig. — En effet l'idée exprimée dans notre passage est suffisamment développée pour être très claire. Nous l'avons déjà vu, elle a trait à la conversion des païens ; et nous pouvons affirmer, sans nous aventurer le moins du monde, mais avec une entière certitude, que le prophète qui en est l'auteur était universaliste. Pour lui, un moment devait venir où Jéhovah serait non seulement le Dieu des Juifs, mais le Dieu de toutes les nations. Cette idée est-elle dans Joël ? Il ne suffit pas d'avoir des expressions communes ; l'essentiel est d'avoir les idées mêmes du morceau pour s'en faire supposer l'auteur. Eh bien ! les idées de Joël n'ont rien d'universaliste ; elles respirent un étroit particularisme ; le jugement qui doit se commencer dans la plaine de Josaphat le montre clairement : « C'est du seul royaume de Juda qu'il s'occupe ; c'est Juda et Jérusalem que l'Éternel anéantira, perspective heureuse dont se réjouit le prophète ; c'est Juda que l'Éternel comblera de ses bienfaits.... Avouons donc, sans chercher d'inutiles et d'illusoires palliatifs, les lacunes que nous trouvons dans la pensée religieuse de Joël ; déclarons ouvertement que cette pensée est incomplète. Disons franchement que Joël n'est pas universaliste, qu'il n'annonce

pas comme Esaïe la conversion future des païens ¹. » Avouons nous aussi et disons franchement, qu'étant admises les idées particularistes de Joël, il nous est impossible de voir en lui l'auteur du morceau le plus universaliste qui soit dans Esaïe et Michée.

M. Bruston, dont l'imagination et l'originalité sont aussi connues que la science, nous a donné l'idée ² que notre fragment pourrait bien avoir le même auteur que les chapitres IX-XI de Zacharie. Nous avons trouvé à cette hypothèse un degré de vraisemblance plus marqué qu'à celles que nous venons d'examiner.

Et d'abord la date de composition des trois chapitres de Zacharie ne s'oppose pas à ce que l'auteur ait écrit aussi le fragment commun à Michée et à Esaïe. Bruston, Reuss ³, Kuenen ⁴ s'accordent à les faire dater d'une époque où le royaume des Dix tribus, encore debout, n'était même pas en danger des Assyriens. Kuenen fixe comme date de composition les années 780-740. Bruston croit l'auteur contemporain d'Oziah (797). De toutes manières le paragraphe d'Esaïe, composé sous Achaz vers 740 et contenant le fragment, a parfaitement pu reproduire un morceau de Zacharie; à *fortiori*, Michée s'en est-il souvenu, lui qui n'a écrit son livre que peu avant la destruction de Samarie. Le caractère fragmentaire de ces trois chapitres qui forment trois discours distincts, composés à des époques différentes, nous permet de supposer, comme on le suppose pour Joël, que nous n'avons pas tous les écrits de ce premier Zacharie. Parmi les fragments qui n'ont pas été recueillis, rien n'empêche de ranger celui que nous ont conservé Esaïe et Michée.

Il nous serait facile, comme on l'a fait pour Joël, de relever chez Michée des expressions rappelant celles de Zacharie et faisant supposer que le premier a connu les écrits du second. Mais ces rapprochements n'ont pas grande valeur comme argumentation, car chez tous les prophètes doivent plus ou moins se rencontrer des expressions communes. Toutefois Michée V, v. 9 :

¹ Édouard Montet, *Étude littéraire et critique sur le livre du prophète Joël*, p. 25.

² Bruston, loc. cit., p. 135, note 1.

³ Loc. cit., p. 182.

⁴ Loc. cit., p. 468.

J'exterminerai du milieu de toi tes chevaux
Et je détruirai tes chars

peut bien rappeler ce verset de Zacharie (IV, v. 10) :

Je détruirai les chars d'Éphraïm
Et les chevaux de Jérusalem ;
Et les arcs de guerre seront anéantis.

Mais il est surtout important de comparer les idées et les espérances qui chez Zacharie sont exactement celles du morceau transcrit par Michée. Comme le prophète de Moresheth, Zacharie parle de la conversion des païens ; Sion aura un roi pacifique et victorieux :

Il annoncera la paix aux nations,
Et il dominera d'une mer à l'autre.

Nous trouvons ainsi les deux idées contenues dans les premiers versets du chapitre IV de Michée : D'un côté l'universalisme, c'est-à-dire les peuples venant adorer l'Éternel sur la montagne de Sion et par conséquent se soumettre à son roi victorieux ; de l'autre la paix, c'est-à-dire la destruction des glaives et des lances, des chevaux et des chars. Ajoutons que Michée pourrait bien tenir de Zacharie l'idée qu'il se fait du Messie. Son roi victorieux de l'Assyrien (V, 3-4) sera « glorifié jusqu'aux extrémités de la terre » de même que celui de Zacharie « juste » et « victorieux » doit dominer « d'une mer à l'autre. » Le Messie de Zacharie eût-il un caractère d'humilité plus accentué, cela n'infirmerait pas absolument les autres caractères communs.

L'espérance commune d'un règne de paix où chacun vivra sous sa vigne et sous son figuier, l'assurance partagée qu'un jour les peuples étrangers s'uniront à Sion pour adorer Jéhovah, l'attente d'un Messie futur, victorieux et pacifique en même temps, partagée par Zacharie et par Michée, tout cela nous permet de croire quelque peu vraisemblable l'hypothèse que Zacharie est bien l'auteur du fragment dont Ésaïe et Michée se sont servis comme de thème. Nous n'attribuons à cette hypothèse pas plus de valeur que de raison, assuré qu'en cette matière comme en beaucoup d'autres, il est toujours bon de douter quelque peu. Nous aurions même pu nous dispenser de

la développer et nous borner, comme l'avait fait M. Bruston, à signaler en deux mots la possibilité d'une solution en ce sens. Nous ne l'avons pas fait parce que nous avons voulu donner tout le résultat de nos réflexions.

Ici pourrait se terminer le chapitre que nous avons intitulé « questions critiques. » Nous avons, croyons-nous, dit l'essentiel. Toutefois il est peut-être bon de ne pas clôturer notre travail sans dire un mot d'une question exégétique à laquelle M. Bruston, dans son ouvrage, donne une place fort importante. Donnons, nous aussi, notre opinion sur l'interprétation du verset 8, du chapitre IV et disons notre pensée sur ce מְנַחֵם עֶדֶר dont se sont occupés tous les commentateurs.

Et toi, tour du troupeau, colline de la fille de Sion,
A toi viendra, à toi arrivera l'ancienne domination,
Le royaume de la fille de Jérusalem.

Bunsen, Preisswerk et d'autres y ont vu la tour du troupeau dont il est parlé dans la Genèse (XXXV, v. 21) et qui était située près de Bethléhem. Promettre ainsi la domination, la puissance à ce מְנַחֵם עֶדֶר, aurait été la promettre à Bethléhem. — Cette opinion exige, pour être admise, trop de bonne volonté. Si Michée avait voulu désigner Bethléhem, il l'eût fait clairement et simplement, comme il le fait ailleurs (V, v. 1). Les versets qui précèdent d'autre part, montrent bien qu'il s'agit de Jérusalem, du siège de la royauté situé sur la montagne de Sion. Enfin l'opposition de מְנַחֵם עֶדֶר et de עֶפְלָי בֶּת־צִיּוֹן indique que les deux expressions désignent le même objet. Si la seconde indique la colline de Jérusalem, la première ne doit pas avoir trait à Bethléhem.

M. Bruston a son explication à lui et traduit le passage ainsi : « Et toi, tour de troupeau, Ophel, la fille de Sion reviendra jusqu'à toi, et elle arrivera la domination primitive, la royauté (qui appartient) à la fille de Sion ¹. » Il prétend ainsi se débarrasser de l'expression inouïe de « Ophel de la fille de Sion, » du pléonasme insupportable de deux verbes se rapportant au même sujet (הָאִתָּהּ et בָּאֵהָ), pléonasme que le prophète

¹ Loc. cit., p. 258.

n'aurait jamais fait. Cette traduction adoptée, M. Bruston voit dans l'expression מְגִדֵּל-עֶרֶךְ qu'il rapproche d'Ésaïe (XXXII, v. 14,) un terme d'humilité. La tour du palais supérieur (Néhémie III, v. 25-27 ; Psaumes XXXII, v. 14) deviendra semblable à une tour de troupeau ; il ne lui restera plus que quelques pans de mur en ruine, et alors seulement lui reviendra l'ancienne domination. Ce verset serait ainsi une promesse qui impliquerait une menace. Il croit être d'autant plus dans le vrai que l'image d'un berger surveillant son troupeau du haut d'une tour lui paraît fausse.

Pour nous, loin de nous paraître fausse, il nous semble que l'image est très exacte. Les tours, c'est-à-dire les légères constructions en échafaudage ¹ qu'on avait dans le désert, servaient sûrement à abriter le berger, qui de là surveillait son troupeau. Quand M. Bruston prétend que le berger suit ordinairement son troupeau, il se trompe ; dans les pays aux vastes pâturages, sur les montagnes couvertes de gazon, pas n'est besoin de prendre cette précaution. Quant à l'expression « Ophel de la fille de Sion » ou plus simplement « colline de la fille de Sion, » il nous paraît qu'un hébraïsant comme M. Bruston doit en avoir rencontré beaucoup de plus inouïes que celle-là. De même il n'est pas étonnant de voir deux verbes se rapporter au même sujet. Voilà pourquoi, malgré l'observation du professeur de Montauban, nous aimons mieux être moins original et adopter l'interprétation ordinaire.

La tour du palais supérieur est représentée comme une tour de troupeau d'où le roi futur, comme autrefois David, surveillera Israël dispersé. Le peuple d'Israël est le troupeau dont le roi futur sera le berger. Cela nous semble tout à fait naturel et presque clair, puisque dans les versets qui précèdent, Israël est déjà comparé à un troupeau dispersé. De plus il est parlé de l'ancienne domination, c'est-à-dire de la domination de Jérusalem à l'époque de David. Il est donc naturel que Michée, songeant au royaume de David, ait comparé le roi futur à un berger comme David était le berger choisi par Dieu (Ps. LXXVIII, v. 70-72) pour paître son peuple. C'est là, croyons-nous, l'explication la plus simple et la plus vraisemblable.

Nous avons ainsi dit un mot de chacune des questions criti-

¹ Reuss, loc. cit., p. 335.

ques qui viennent à l'esprit quand on parle du prophète Michée. Il est encore quelques points qui demanderaient des explications et des éclaircissements exégétiques ; mais ce soin et ce travail exigent des qualités et des aptitudes de commentateur auxquelles nous sommes loin de prétendre.

THESES

I

Les prophéties sont en général conditionnelles.

II

Les prophètes se préoccupent de l'avenir, mais aussi beaucoup du présent.

III

La prophétie de la ruine de Samarie peut être considérée comme une prévision.

IV

D'après Michée la ruine de Jérusalem doit s'accomplir par les Assyriens.

V

Babylone est désignée par Michée comme lieu d'exil, parce qu'elle était, tout au moins, par son importance, la deuxième ville de l'empire d'Assyrie, si elle n'en était pas la capitale.

VI

D'après Michée le Messie doit naître à Bethléhem.

VII

La suscription de Michée est authentique.

VIII

Les versets 12 et 13 du chapitre II sont authentiques.

XI

Le fragment commun à Michée et à Ésaïe doit être attribué à un prophète antérieur, peut-être au 1^{er} Zacharie.

X

La crise anti religieuse en France est en partie une réaction contre les abus de l'ultramontanisme.

XI

Il est du devoir de tout protestant français de détacher la cause protestante de la campagne de l'ultramontanisme contre l'État.

XII

Un synode purement administratif peut être accepté par les libéraux.

XIII

Le surnaturel n'est pas le contre-naturel.

XIV

En Dieu liberté et nécessité ne font qu'un.

XV

Dieu est à la fois immanent et transcendant.

La Faculté de Théologie, chargée par le règlement de l'Université d'examiner la présente thèse, en autorise l'expression, sans toutefois entendre exprimer par là d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Le Doyen de la Faculté,

H. OLTRAMARE, P^r.

TABLE

	Pages
INTRODUCTION	3
CHAPITRE I. La personne du prophète.....	10
CHAPITRE II. Le livre du prophète.....	18
Art. I. Forme.....	18
Art. II. Fond	33
§ 1. Morale.....	34
§ 2. Religion.....	39
§ 3. Prophéties.....	46
CHAPITRE III. Questions critiques.....	67
THÈSES.....	86







BS
1616
.A74

1705752

SWIFT HALL LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO



57 873 373